

KAR-KEMISH¹.

SA POSITION D'APRÈS LES DÉCOUVERTES MODERNES.

par M. Joachim Meurant

Les explorations récentes ont révélé sur différents points de la Syrie et de l'Asie Mineure des monuments qui attestent l'occupation successive ou simultanée des Hétéens, des Égyptiens et des Assyriens. Au cours de mes études sur les inscriptions hétéennes, j'ai été amené à rechercher quelle était la position exacte de Kar-Kemish, et je me suis demandé quelles sont, au milieu de ces ruines, celles qui proviennent de cette antique cité? Je ne suis pas poussé dans cette recherche par le désir de satisfaire une curiosité vaine; la solution du problème entraîne, en effet, des conséquences sérieuses pour la philologie et l'histoire.

Les textes de l'Égypte et de l'Assyrie ont donné déjà d'utiles renseignements à ce sujet; ils ont été soigneusement étudiés. Cependant, si précis qu'ils soient, les conclusions qu'on en a tirées ont paru encore discutables. Aujourd'hui de nouveaux documents sont à la disposition des savants; les textes hétéens résoudre désormais la question; car, si l'on parvient à lire le nom de Kar-Kemish écrit en caractères hétéens sur les

¹ Nous avons adopté la lecture *Kar-Kemish* pour le nom de la dernière capitale de l'empire hétéen, parce qu'elle nous paraît

plus conforme à l'étymologie de ce nom, ainsi que nous aurons l'occasion de le prouver dans la suite de ce mémoire.



monuments d'une cité hétéenne, il est évident que toute incertitude aura disparu. Il y a plus : l'inscription qui le ferait connaître renfermerait peut-être, avec le nom de Kar-Kemish, celui des souverains de la même localité; et comme ces noms pourraient figurer également dans les textes des rois de l'Égypte et de l'Assyrie avec lesquels les Hétéens ont été en rapport, ils fourniraient de précieux moyens de comparaison pour la science. — C'est ainsi que les noms des anciens rois de Van et de Suse mentionnés dans les textes assyriens ont servi à déchiffrer les inscriptions de l'Arménie et de la Susiane. — Il en sera de même des inscriptions hétéennes, pour lesquelles on devra rencontrer des renseignements analogues, qui seront d'autant plus précieux que les noms hétéens apparaîtront alors dans leur forme originelle et nous permettront de dégager la valeur des caractères qui les expriment.

Kar-Kemish n'était pas une obscure cité. C'était une position stratégique importante et le centre d'un grand commerce; c'était aussi une ville sainte; elle avait un temple qui attirait les fidèles, et elle offrait un asile à ceux qui voulaient se soustraire à la justice humaine. Déjà mentionnée dans les annales de Touthmès III (xvi^e siècle av. J.-C.), elle devint, après la chute de Kadesh, la capitale de l'empire, jusqu'au moment où elle fut prise à son tour par Sargon, roi d'Assyrie (717 av. J.-C.). Cependant elle subsista quelques siècles encore, comme ville de refuge et de transit; puis elle déclina peu à peu; son temple détruit, la piété des fidèles se porta sur un autre point. Le commerce se déplaça, et l'on finit par en perdre la trace.

La Bible, qui nous a conservé le nom de Kar-Kemish, sous la forme כַּרְכַּמֶּיֶשׁ, nous apprend qu'elle était située sur l'Euphrate. Les Grecs donnent une indication plus précise, tout en confondant Kar-Kemish avec Hiéropolis, « la ville sainte »; mais,

pour la retrouver, les savants modernes se sont égarés en suivant des renseignements erronés. Les anciens voyageurs, depuis Benjamin de Tudèle¹ jusqu'à nos jours, avaient confondu Kar-Kemish avec Circésium, située également sur l'Euphrate. Les érudits, Bochart², Cellarius³, Perisonius⁴ avaient accepté cette identification; elle a été propagée par plusieurs interprètes des textes de l'Égypte et de l'Assyrie; d'autres se sont plus rapprochés de la vérité⁵.

M. Maspero, un des premiers⁶, a compris la difficulté; en étudiant l'itinéraire que les rois d'Égypte suivaient pour pénétrer en Mésopotamie, et en le comparant à celui que les rois d'Assyrie parcouraient pour se rendre à la mer, il a reconnu que Circésium ne pouvait se trouver sur leur chemin et, dès lors, qu'il fallait chercher Kar-Kemish dans une autre direction. M. Maspero n'avait alors à sa disposition que les traductions de M. Oppert, qui a constamment confondu ces deux villes⁷. Le savant égyptologue a facilement rectifié cette erreur; mais il a fixé la position de Kar-Kemish sur l'emplacement de Mabog, aujourd'hui Membig⁸. Il s'appuie, à cet effet, sur un passage des commentaires de saint Éphrem, qui, en interprétant les textes de la Bible où il est question de Kar-Kemish,

¹ Benjamin de Tudèle, *Trad. française* de J.-B. Baratier, édit. de Paris, 1830.

² Bochart, *Phaleg.*, IV, XXI, p. 286.

³ Cellarius, *Geograph. antiq.*, t. II, p. 715.

⁴ Perisonius, *Ægypt. orig. investigat.*, XXIII, p. 478.

⁵ Voir Hincks, Birch, de Rougè, Bunsen et surtout Brugsch, *Geographische Inschriften*, I, 61, 64, 67; II, 21, 23, 41.

⁶ Maspero, *De Carchemis oppidi situ et historia antiquissima*, Paris, 1872.

⁷ Oppert, *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, passim. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, t. II, 5^e série, 1865.

⁸ Voir, sur Mabog, Kar-Kemish et Circésium : Dulaurier, *Extrait de la Chronique de Michel le Syrien*, dans le *Journal asiatique*, série IV, t. XII, p. 350, 1849; — Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. II, p. 216; t. III, p. 506; — Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 293.

l'assimile à Mabog¹. Ce qui portait M. Maspero à ajouter foi à cette assimilation, c'est que saint Éphrem était Syrien², et que, en cette qualité, il devait connaître parfaitement la situation des villes de la Syrie. Ce n'était pas une raison suffisante; saint Éphrem écrivait au iv^e siècle de notre ère, à une époque où l'on avait déjà perdu de vue la ville de Kar-Kemish; il ne pouvait en recueillir la tradition que dans les fables qui avaient cours alors sur l'origine et les vicissitudes de cette cité.

Nœldeke³, sans plus de succès, l'avait cherchée un peu plus à l'est, en se rapprochant davantage de la rive droite de l'Euphrate, à l'endroit où se trouve de nos jours Kala'at-Nedschen, « le Château des étoiles ». Cependant un Italien, Felice Finzi, dès l'année 1872, avait soupçonné, d'après la lecture des textes assyriens, que Kar-Kemish devait se trouver sur l'emplacement de Jérablus⁴. Deux ans plus tard, un consul anglais, M. Skene, en 1874, eut la même pensée, guidé par l'aspect de quelques antiquités hétéennes qui sortaient d'un tumulus. Enfin G. Smith fortifia cette opinion, en provoquant des explorations qui confirmèrent l'existence, en cet endroit, d'une ville hétéenne. Malgré tous ces indices, la position de Kar-Kemish restait encore assez indéterminée pour que sir Ch. Wilson revînt à l'idée de M. Maspero, et, contrairement à l'opinion de ceux qui plaçaient désormais Kar-Kemish sur les ruines de Jérablus, persistât dans cette hypothèse⁵.

¹ Saint Éphrem, *Commentaire sur l'Écriture sainte*. Opera omnia, t. IV, line.

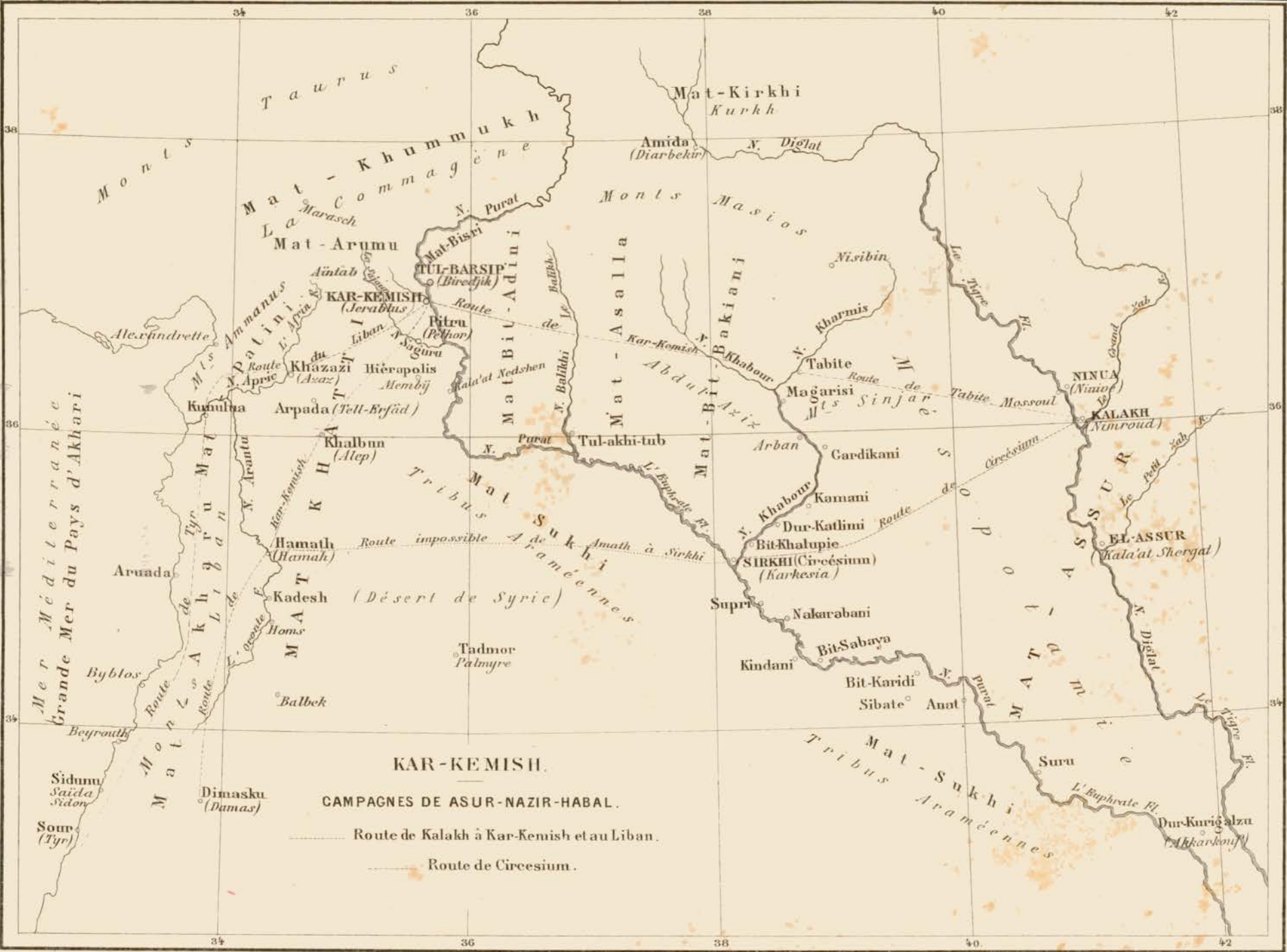
² Saint Éphrem, né à Nisibin vers 320, est mort en 379.

³ Nœldeke, dans les *Nachrichten* de Goettingen, 26 janvier 1876, n. 11, 13, 15.

⁴ F. Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichità Assira*, Torino, 1872, p. 257, 260.

⁵ Sir Ch. Wilson, dans *Palestine Explora-*

tion Fund, Quarterly Statement, 1884, p. 49, s'exprime ainsi : « Jerablus is generally identified with Carchemis, but unless a distinct statement is found in the assyrian inscriptions, that city was on the Euphrates, I would place at Membij, the ancient Hierapolis, a site which impressed me more than any other I visited west of the Euphrates. »

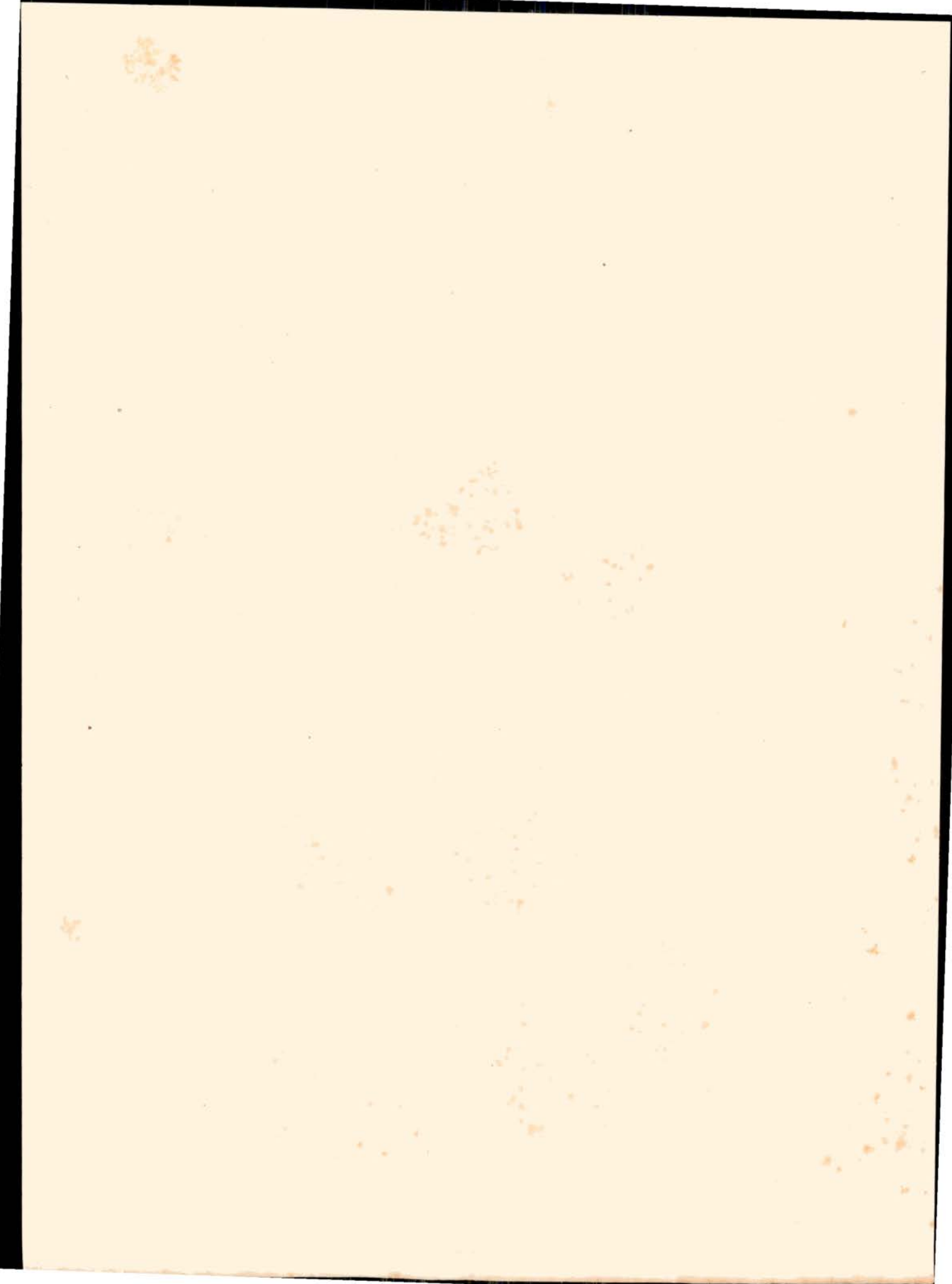


KAR-KEMISH.

CAMPAGNES DE ASUR-NAZIR-HABAL.

Route de Kalakh à Kar-Kemish et au Liban.

Route de Circesium.



La question n'est donc pas résolue; elle a besoin d'être encore discutée. J'espère arriver à une conclusion qui ne laissera prise désormais à aucune incertitude. — Mais avant d'étudier les textes qui peuvent nous renseigner sur la position de la dernière capitale de l'empire hétéen, jetons les yeux sur l'état actuel des contrées où nous croyons la trouver. J'ai dressé, à cet effet, une carte sur laquelle on pourra se rendre compte de la position des villes dont nous étudierons les ruines, et suivre la marche des conquérants égyptiens ou assyriens qui se sont disputé ces contrées.

Le pays compris entre la mer et le cours supérieur de l'Euphrate est couvert de tumulus dont la plupart sont encore inexplorés. Je ne parlerai pas de Hamah sur l'Orente, qui a fourni les premières inscriptions hétéennes sur lesquelles l'attention s'est portée, ni de Marash au confluent de l'Ak-sou et du Djihoun, qui cache les débris d'une cité hétéenne encore inconnue. Quant à Membig, on n'y a pas rencontré, jusqu'ici du moins, d'antiquités hétéennes; mais il y a d'autres points où l'on doit chercher Kar-Kemish et qui peuvent être dès maintenant étudiés avec fruit. Les villes antiques dont on soupçonne la place à Biredjik et à Jérablus ont donné déjà la preuve de leur prospérité sous la domination hétéenne, et ces deux points sont situés précisément sur l'Euphrate; ils méritent, dès lors, de fixer particulièrement l'attention.

Remarquons, en effet, l'importance de ces deux localités. D'après leur situation géographique, il est évident qu'elles devaient se trouver sur la grande route fréquentée de tout temps par les rois ou les marchands qui voulaient se rendre, pour conquérir ou trafiquer, des bords de la mer dans la Mésopotamie et réciproquement. Situées l'une et l'autre sur le grand méandre que décrit l'Euphrate en sortant des défilés du Taurus

pour se diriger vers l'ouest, elles se trouvent à 150 kilomètres au plus de la mer. Jérablus n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade; Biredjik est une ville importante, défendue par une forteresse imposante, et, de plus, le rendez-vous des caravanes qui, venant de l'intérieur de la Mésopotamie, se dirigent vers Alexandrette.

Dès l'année 1852, M. Badger avait signalé un monument bizarre encastré dans la forteresse de Biredjik, sur la rive gauche de l'Euphrate, en amont du confluent du Sajour¹. On reconnut plus tard que ce monument appartenait à la civilisation hétéenne². C'était peu de chose sans doute; consultez les voyageurs, ils vous diront que le château de Biredjik est rempli de fragments antiques de différentes époques, qui n'ont pas encore été livrés à l'étude.

Sur un autre point, les découvertes ont été plus importantes. A six heures de marche de Biredjik, à peu de distance du confluent du Sajour, mais sur la rive droite, on a trouvé des ruines hétéennes cachées sous un tumulus de plus de 8,000 pieds de circonférence connu sous le nom de Kala'at-Jérablus³, « la Forteresse de Jérablus ». Des pans de murailles émergeaient des tells, et, sur le sol, on voyait çà et là des débris de sculpture et des fragments d'inscriptions hétéennes. Quelle était cette ville antique dont le sol avait ainsi conservé les restes?

Le tumulus de Jérablus avait été déjà signalé par d'anciens voyageurs que nous ne pouvons oublier. Maundrell⁴, dès l'année 1697, fait une description très exacte des lieux qu'il iden-

¹ Voir Badger, *The Nestorians and their Rituals*, vol. I, p. 352, 1852.

² Sayce, *The monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VII, p. 252, 1880.

³ Au sujet du nom de Jérablus, voir

W. Wright, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archaeology*, vol. VII, 1880-1881, p. 58-59.

⁴ Maundrell, *Journey from Aleppo to Jerusalem, Jerabolos*, Thursday, 20 april, p. 155. Oxford, 1697.

tifié avec Hiérapolis; il remarque des pans de mur qui sortent de terre et des fragments de sculpture qui gisent sur le sol, parmi lesquels, dit-il, on voit un lion en partie brisé. Pococke¹, un peu plus tard (1745), signale ces ruines, qui s'étendent le long de l'Euphrate et laissent soupçonner une ville carrée de plus d'un demi-mille de longueur. Volney², en 1783, non seulement décrit le tumulus, mais encore il appelle l'attention sur les nombreux *tells* artificiels épars dans toutes ces contrées, et qui, d'après lui, doivent renfermer des ruines antiques. Enfin Chesney³ (1835) mentionne particulièrement l'importance de ces vestiges dans son expédition sur le cours du Tigre et de l'Euphrate. Les explorations, à cette époque, n'étaient pas conduites avec la curiosité méthodique et rigoureuse qui y préside aujourd'hui; aussi les remarques des voyageurs se perdaient dans une généralité vague. D'ailleurs on ne soupçonnait ni la nature ni les conséquences des découvertes qu'on pouvait tenter. Rappelons maintenant les judicieuses remarques de Skene et de G. Smith.

En 1874, M. Skene, consul général de la Grande-Bretagne à Alep, en examinant les rares débris qui sortaient des ruines de Jérablus, fut frappé de leur analogie avec les monuments qu'on attribuait déjà à la civilisation hétéenne. D'après cette observation, il émit l'idée que la petite bourgade de Jérablus devait cacher les restes d'une grande cité, et que cette ville antique pouvait être Kar-Kemish⁴. Cette opinion fut partagée

¹ Pococke, *Description of the East*, 1745, t. II, p. 164-165; traduction française, t. I, § 3, ch. xvi, p. 653.

² Volney, *Voyage en Syrie*, t. II, p. 57.

³ Chesney, *The expedition for the Survey of the Euphrates and Tigris in the years 1835-1837*, t. I, p. 46. London, 1850.

⁴ Voir dans le *Times* du 23 août 1876 une lettre de M. Parsons, d'après lequel M. Skene aurait le premier indiqué le mont de Jérablus comme le site de Kar-Kemish. Voir toutefois ce que nous avons dit des travaux de Felice Finzi, *supra*, p. 204.

par George Smith, lorsqu'il visita ces ruines, en 1876, dans son troisième voyage en Orient. Nous ne pouvons passer sous silence les derniers renseignements de l'infortuné voyageur, qui périt dans cette contrée, victime de son dévouement à la science. Le 20 mars, il quittait Alep et se dirigeait vers Muke-neh, où il arrivait le 22; puis il s'avancait vers les bords de l'Euphrate; le 26, il franchissait le Sajour et s'arrêtait à Jérablus pour en étudier les ruines. La fièvre le dévorait depuis le 12; cependant il faisait part de ses observations aux Trustees du Musée Britannique et appelait l'attention sur ce point important, en sollicitant, en même temps, des firmans et des fonds pour entreprendre des fouilles. Malgré une fièvre ardente, G. Smith continuait à écrire sur son journal ses précieuses indications, et y consignait un suprême adieu à la science¹.

Les Trustees s'étaient empressés d'obtenir les firmans et de faire les fonds nécessaires pour cette entreprise. G. Smith ne devait pas en profiter; lorsque les firmans arrivèrent, le savant assyriologue n'existait plus. M. Skene avait quitté Alep et ce fut son successeur, M. Henderson, qui conduisit les travaux; celui-ci acheta d'abord le terrain sur lequel les opérations devaient avoir lieu, et se livra à des recherches qui furent couronnées de succès². La plupart des objets qui sortirent des fouilles furent dirigés sur Londres, déposés au Musée Britannique et publiés par MM. H. Rylands et W. Wright dans les Transactions de la Société d'archéologie biblique³. Enfin M. Boscawen, en 1880,

¹ Voir un article de l'*Academy*, 4 novembre 1876, p. 454. — Frd. Delitzsch, *Jahresbericht der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1879, p. 33, et *Wo lag das Paradies?* Leipzig, 1881, p. 166.

² Voir *The Times*, weekly edition, 20 août 1880.

³ H. Rylands, *The inscribed stones from Jerabis, Hamat, Aleppo, etc.*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, vol. VII, p. 429. — W. Wright, *The Empire of the Hittites*, pl. VII et p. 143 et suiv.

fit connaître, d'après l'état des fouilles, ce que la ville hétéenne pouvait être au moment de sa ruine¹.

« La cité proprement dite, dit-il, n'était pas très grande; elle avait environ trois kilomètres de tour; mais les faubourgs se prolongeaient au loin dans la direction de l'Euphrate, où l'on a retrouvé des traces d'irrigation. Il devait y avoir là des maisons entourées de jardins, où l'eau vive coulait dans des canaux. La ville, au moins la ville fortifiée, était tout entière sur la rive droite de l'Euphrate; l'enceinte avait une forme oblongue. Le fleuve courait le long des grands et des petits côtés. Là où manquait cette défense, vers le nord et le nord-ouest, on avait tiré parti d'un petit affluent de l'Euphrate, et creusé un fossé profond où l'on avait versé ce ruisseau; on avait bâti, sur l'autre bord, un second mur, un mur extérieur. Au nord de cet enclos, on aperçoit d'autres ruines qui témoignent de l'étendue de la ville hétéenne. »

Tel était l'état des choses; mais il ne suffisait pas d'avoir découvert les vestiges d'une grande cité sur l'Euphrate, pour déclarer que cette ville était Kar-Kemish. Voilà pourquoi quelques esprits sagaces, sans tenir compte des indications des textes, persistaient à voir dans Membig l'emplacement de l'antique Kar-Kemish. J'examinerai si les preuves tirées de l'interprétation des textes de l'Égypte et de l'Assyrie sont aussi insuffisantes, et enfin si les inscriptions hétéennes découvertes dans le tumulus de Jérablus ne nous apportent pas le dernier mot de la question, en montrant sur ces ruines mêmes le nom de Kar-Kemish dans l'écriture et la langue de ses rois.

¹ Nous empruntons ces détails à l'article de M. Boscawen, qui a paru dans le *Graphic* du 11 décembre 1880, et qui a été

reproduit, en partie, par MM. Perrot et Chipiez, dans leur *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, p. 531, 582 et 608, 1887.

ORIGINE DE KAR-KEMISH.

Les Hétéens, dont on rattache le nom aux descendants de Het, figurent dans la Genèse (xxiii, 2) au moment où le patriarche Abraham se rendit dans leur pays pour y acheter la sépulture de sa famille. Plus tard, nous les retrouvons mentionnés par Josué (i, 4) dans l'énumération des peuples formant la limite supérieure de Chanaan. Cependant ni la Bible, ni les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie ne sauraient nous renseigner sur l'origine de Kar-Kemish.

Tant qu'on n'a pas été à même de contrôler les sources classiques, on a dû s'en tenir aux données fournies par les Grecs. Or cette origine se présente entourée de fables que l'érudition ne pourrait expliquer. Aussi nous ne nous y arrêterons pas autrement que pour signaler quelques indications qui rattachent les traditions les plus sérieuses concernant les destinées de Kar-Kemish à celles de la ville de Hiérapolis.

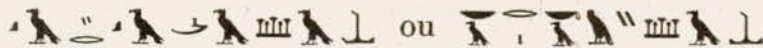
Les Grecs, qui voulaient toujours faire remonter les débuts des grandes cités aux premiers jours du monde, attribuaient la fondation de Kar-Kemish à Deucalion; ils montraient même, dans le voisinage de Hiérapolis, où ils plaçaient Kar-Kemish, l'endroit par où les eaux du Déluge s'étaient écoulées, en se retirant de la terre. Suivant Pausanias, Kar-Kemish ne serait autre que Zeugma ou Hiérapolis, fondée par Bacchus qui y construisit un *Pont* (Ζεύγμα) sur l'Euphrate pour pénétrer aux Indes. D'après Philostrate, le dieu Attis, parcourant la terre pour établir les mystères de Rhéa, parvint en Syrie et bâtit un temple en cet endroit. D'un autre côté, Lucien rapporte que Sémiramis y avait élevé un autel à sa mère Dercéto. — Ce qui résulte de ces données, c'est que, dès la plus haute antiquité classique, Kar-Kemish avait une mysté-

rieuse origine, dont le caractère nous est plus voilé que connu par les fables qui ont dénaturé les traditions de l'Orient.

Nous ne suivrons pas plus loin ces légendes. Quelle que soit l'origine qu'on attribue à Kar-Kemish, il faudrait la chercher dans un passé qui nous échappe, et dès lors nous devons nous contenter de savoir que le nom transmis par la Bible et par les auteurs classiques remonte à une époque où cette ville appartenait depuis longtemps à l'histoire.

DOCUMENTS ÉGYPTIENS.

J'ai peu de chose à dire sur les renseignements qui nous sont fournis par les textes égyptiens. M. Maspero a épuisé le sujet; nous n'avons plus qu'à nous y référer. Je mettrai toutefois en évidence le nom de Kar-Kemish dans sa forme égyptienne. Il se présente ainsi dans les hiéroglyphes, où il est écrit phonétiquement :



 Qairqamasha ou Gargamisha,

ce qui répond, malgré la différence des gutturales, à la transcription biblique קַרְקַמִּישׁ que nous avons citée.

Pour retrouver aujourd'hui la place de cette ville, M. Maspero, dans une esquisse magistrale, nous fait suivre l'itinéraire des armées égyptiennes qui se sont avancées à la conquête de l'Assyrie. La marche en est indiquée d'après leurs différentes stations depuis Memphis jusqu'à Mageddo, par les victoires des Touthmès et des Ramsès, qui trouvaient sur leur chemin les villes de Raphia, de Gaza, d'Ascalon, de Joppé, et arrivaient ainsi jusqu'à Mageddo. De là ils franchissaient le Thabor et gagnaient la vallée de l'Oronte, en passant par Ka-

desh jusqu'à Hamath; puis ils se dirigeaient sur Khalep (Alep) et Patan (Batnæ). Pour atteindre Kar-Kemish, il n'y avait plus que quelques heures de marche. La position de cette dernière ville est déjà clairement indiquée, car l'occupation de Hamath prouve que, pour arriver à Kar-Kemish, les Égyptiens suivaient la direction du nord, et ne songeaient pas à revenir sur leurs pas pour gagner Circésium à travers le désert de Syrie, à une époque où l'oasis de Tadmor n'était peut-être pas encore habitée.

Ce sont les textes égyptiens qui nous ont fait connaître la grandeur et la décadence des *Khétas*, c'est ainsi que les Égyptiens désignent les peuples que nous nommons *Hétéens*, jusqu'au moment où Kadesh tomba sous les coups des Pharaons, la cinquième année de Ramsès II (1383 av. J.-C.). L'histoire de ces exploits fut célébrée par un poète égyptien et gravée sur les murs du temple de Karnak¹, ainsi que le traité à la suite duquel la paix fut conclue entre les deux nations².

Que devint Kadesh après toutes ces grandes guerres où les *Khétas* furent enfin battus? Les *Hétéens* durent se replier vers le nord et le silence se fit sur leur capitale. Kadesh fut-elle détruite, ou s'éteignit-elle peu à peu? Les renseignements font défaut. Ce qui est certain, c'est que Kar-Kemish devint à son tour le centre principal de la puissance hétéenne; mais c'est à une autre source qu'il faut puiser pour en connaître les destinées jusqu'au moment où les Égyptiens, sous la conduite de Néchao II, livrèrent sous les murs de Kar-Kemish leur dernière bataille contre la Chaldée et où, victorieux d'abord, ils

¹ Voir de Rougé, *Le poème de Pentaour*, dans les *Records of the Past*, part II, p. 61 (1866-1869). — Brugsch (trad. angl.), *History of Egypt under the Pharaohs*, II, p. 56.

² La première traduction qui a été

donnée de ce traité par de Rougé a été publiée à la suite de l'ouvrage de E. Egger, *Étude historique sur les traités publics chez les Grecs et les Romains*, 1886, p. 243-254.

furent définitivement repoussés de l'Asie Occidentale par Nabuchodonosor, roi de Babylone (604 av. J.-C.).

DOCUMENTS ASSYRIENS.

I

Après la chute de Kadesh, plusieurs siècles s'écoulaient sans renseignements sur l'histoire des Hétéens; puis nous retrouvons les *Khatti* (c'est ainsi que les textes assyriens les nomment) cantonnés plus au Nord. Kar-Kemish est devenue leur capitale; ils ont perdu une partie de leurs provinces de l'Asie Mineure. La Cilicie, la Commagène sont déjà sous la dépendance des rois d'Assyrie; et si le nom de *Khatti* peut encore s'appliquer à certaines contrées, l'ancien empire hétéen n'a plus qu'une existence nominale.

Les textes assyriens qui renferment le nom de Kar-Kemish sont connus et traduits depuis longtemps; ils le présentent comme un nom de pays (𐎲𐎠𐎧) ou comme un nom de ville (𐎲𐎠𐎧𐎺). Nous le lisons ainsi en caractères cunéiformes¹:

𐎲𐎠𐎧𐎺 𐎲𐎠𐎧𐎺 𐎲𐎠𐎧𐎺, *Kar-ga-mis*

et aussi :

𐎲𐎠𐎧𐎺 𐎲𐎠𐎧𐎺, *Gar-ga-mis.*

On trouve quelquefois l'ethnique :

𐎲𐎠𐎧𐎺 𐎲𐎠𐎧𐎺 𐎲𐎠𐎧𐎺 𐎲𐎠𐎧𐎺, *Gar-ga-mis-ai (le Gargamisien).*

Tous les signes qui entrent dans cette expression sont *polyphones*, et leur lecture pourrait donner lieu à quelque hésitation, si l'on n'avait rencontré ce nom qu'une seule fois, et si l'on négligeait les renseignements qui sont donnés par les tran-

¹ Nous conserverons dans les citations des différents textes où il est question de Kar-Kemish la transcription propre à chaque passage en nous référant, pour la

justification de la valeur des signes, à notre *Syllabaire assyrien*, dans les *Mémoires présentés par divers savants*, etc. 1^{re} série, t. VII (1869-1873).

scriptions des autres peuples. Il est évident que les gutturales hétéennes ne frappaient pas de la même manière les oreilles des étrangers; les Juifs nous ont conservé ce nom avec les articulations du z ; les Égyptiens confondaient dans le même mot les articulations du z , du s et même du p ; les Assyriens celles du s et du z . Quant aux sifflantes, les Égyptiens, comme les Juifs, ont conservé la chuintante, tandis que les Assyriens paraissent rendre la finale par le z ou v . Cependant, malgré cette confusion, les scribes des différentes nations nous ont transmis les articulations des mêmes organes; aussi nous avons accepté celles qui sont communes à toutes ces formes. Il y a plus; nous avons constaté immédiatement ce que la transcription assyrienne seule pouvait donner, c'est-à-dire que ce nom n'est pas une forme simple, mais un composé de deux éléments; de là notre lecture : *Kar-Kemish*. Nous la justifierons plus tard lorsque nous l'étudierons dans sa forme hétéenne.

Il est question, pour la première fois, de la ville de Kar-Kemish¹ sous Tuklat-pal-Asar, le premier du nom, qui régnait en Assyrie vers l'an 1130 avant J.-C.² Les longues guerres qui avaient eu lieu jadis entre l'Assyrie et la Chaldée étaient terminées ou au moins suspendues; les frontières des deux États paraissaient limitées à l'endroit où les deux fleuves se rapprochent le plus, et où s'élevait alors la forteresse de Dur-Kurigalzu,



¹ Les principaux passages où il est question de Kar-Kemish ont été déjà relevés par Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Test.*, p. 384, Giessen, 1884, et *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 321, Gießen, 1879; et par F. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* Leipzig, 1881, p. 265.

² Nous avons suivi le compte des années d'après la succession des *Limmu* (éponymes assyriens); si l'on admet une interruption dans leur liste, il peut y avoir une différence de quarante-sept ans dans les indications des dates que nous présenterons jusqu'au règne de Tuklat-pal-Asar II.

aujourd'hui Akkarkouf. Tuklat-pal-Asar, déjà maître des provinces hétéennes du cours supérieur de l'Euphrate, voulait marcher à la conquête des pays situés sur les bords de la Grande-Mer-du-Soleil-couchant. Kar-Kemish était sur son chemin.

Le texte de Tuklat-pal-Asar¹, écrit sur le prisme qui a servi de thème aux premières études assyriennes, a été depuis cette époque souvent traduit et commenté². Certains passages présentent encore de grandes difficultés; celui où il est question de Kar-Kemish est de ce nombre, et les difficultés de l'interprétation s'accroissent de celles qui résultent de l'impossibilité de déterminer, d'une manière précise, les frontières des pays mentionnés dans cette inscription.

Tuklat-pal-Asar (col. v, l. 45) marche d'abord vers le pays d'Armaya

𐎶 𐎠𐎵𐎠𐎶 𐎶𐎠𐎵𐎠𐎶 (𐎶𐎠) 𐎶𐎠𐎵𐎠𐎶, (mat) Ar-ma(a)ya.

qui ne reconnaît pas le culte du dieu Asur, c'est-à-dire qui ne

¹ Voir *Inscription of Tuklat-pal-Asar I, king of Assyria, B. C. 1150, as translated by Sir H. Rawlinson, Fox-Talbot esq., Dr Hincks and Oppert*, dans les *Memoirs of the Royal Asiatic Society*, London, 1857, MM. Oppert et Hincks n'ont pas traduit ce passage (page 47 du tirage à part), mais seulement MM. Talbot et Rawlinson.

² L'inscription du prisme de Tuklat-pal-Asar est connue depuis longtemps; elle était encore en épreuve, pour paraître dans le grand *Recueil* publié par Sir H. Rawlinson (*W. A. I.*, I, pl. 9 à 16) en 1857, lorsqu'elle a été proposée et acceptée, pour sujet d'expérience, par MM. Rawlinson, Hincks, Fox-Talbot et Oppert. — Voir *Inscription of Tuklat-pal-Asar I, king of Assyria,*

B. C. 1150, as translated by Sir H. Rawlinson, Fox-Talbot esq., Dr Hincks and Oppert, dans les *Memoirs of the Royal Asiatic Society*, London, 1857. — Voir, depuis cette époque, les traductions suivantes: Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 44; extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, t. IX, 5^e série, 1865; — Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 73, 1874; — Rawlinson, dans les *Records of the Past*, t. V, p. 5 et suiv., 1875; — Wilhelm Lotz, *Die Inschriften Tiglathpileser's I in Transskribiertem assyrischem Grundtext mit Uebersetzung und Kommentar*, Leipzig, 1880. — Hugo Winckler, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, Band I, p. 14-15 et 46-47, Berlin, 1889.

veut pas se soumettre et payer le tribut. Tuklat-pal-Asar n'indique pas le point de départ de son expédition. On peut supposer, d'après la campagne précédente, qu'il venait de la Mitylène, du côté de la ville de Milidia,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (*alu*) *Mi-li-di-a*,

ou de la Commagène, du pays de Khummukh,

𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (*mat*) *Kum-mu-ḫi*,

et qu'il pouvait se trouver aux environs de la ville actuelle de Marash. Dans tous les cas, il était descendu au pays de Sukhi¹,

𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (*mat*) *Šu-ḫi*,

une vaste contrée dont les frontières sont très indécises et qui paraît s'étendre sur les deux rives de l'Euphrate, depuis le Sajor jusqu'à Akkarkouf; puis il se dirigea vers la ville (𐎶𐎵𐎶𐎵) de Kar-Kemish,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (*alu*) *Kar-ga-mis*,

au pays des Khatti,

𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (*mat*) *Ḫa-at-te*,


sans attaquer la ville. Il fit un grand carnage des gens d'Armaya qu'il mit en déroute; ceux-ci s'enfuirent de l'autre côté de l'Euphrate. Tuklat-pal-Asar passa le fleuve à son tour, et poursuivit les fuyards dans le pays de Bisri,

𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (*mat*) *Bi-is-ri*.

¹ Les Shuhites du Livre de Job?


Voici la traduction de ce passage; nous l'avons revue, et elle diffère sur certains points de celle que nous avons présentée jadis¹ :


Ina tukul - ti (ilu) A - sur Bel - ya narkabâte


au ku - ra - di - ya al - ki mu - ud - ba - ra


(lu) aş - bat a - na libbi aḥ - la - mi - ya


(mat) Ar - ma - a - ya nakrutav (ilu) A - sur Bel - ya

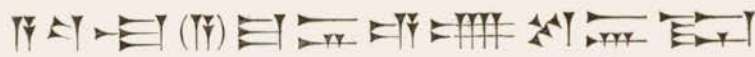

(lu) al - lik is - tu ḥas - ši (mat) Šu - ḥi


a - di (alu) Kar - ga - mis sa (mat) Ḥa - at - te


ina istin yum - me aḥ - bu - ut


di - ik - ta - su - nu a - duk sal - la - šu - nu



bu - sa - su - nu au mar - si - su - nu


a - na la - (a) - ma - ni - e u - te - ir - ra

¹ Voir *Annales des rois d'Assyrie*, p. 42.


 si - te - it um - ma - na - te - su - nu


 sa ina pa-an(kake)iz - zu - te sa (ilu) A - sur Bel - ya



 ip - par - si - du - va (nahar) Pu - rat - ta e - be - ru


 arki - su - nu ina elippi * masak gab - si - ya


 nahar Pa - rat - ta lu - u e - bir


 VI alani su - nu sa - a sepu (mat) Bi - is - ri


 ak - sut ina isate as - ru - up


 ab - bul ag - gur sal - la - su - nu bu - sa - su - nu


 au mar - si - su - nu a - na ala - ya Il - A - sur


 ub -


 la.

(W. A. L., I., pl. 9-16.)

(Col. v, § xxv, l. 44 :) « Dans l'adoration du dieu Asur, mon Seigneur, j'ai réuni mes chars et mes guerriers *ina lib-bi aḥ-la-mi-ya*, et j'ai marché sur le pays d'Armaya révolté contre Asur. J'ai ravagé la contrée pendant un jour, depuis le pays de Sukhi jusqu'à la ville de Kar-gamis, située au pays

de Khatti. J'ai fait un grand carnage; j'ai pris leurs esclaves, leurs biens, leurs propriétés sans nombre. Les débris de leur armée, qui s'étaient soustraits à la puissance du dieu Asur, ont traversé le fleuve Purat; j'ai franchi derrière eux le Purat sur des outres¹; j'ai occupé six de leurs villes dépendant du pays de Bisri; je les ai livrées aux flammes, je les ai démolies, je les ai détruites, et j'ai emporté leurs dépouilles, leurs biens et leurs richesses dans ma ville d'Il-Asur². »

Tout ce qui nous intéresse est obscur dans ce passage. Quelle est la contrée où s'est livrée la bataille, et quel est l'ennemi que Tuklat-pal-Asar voulait atteindre? — Nous pensons qu'un premier combat a dû s'engager sur la rive droite du fleuve, et que le carnage a continué sur la rive gauche. Quant aux gens du pays d'Armaya, ce n'étaient point des Hétéens, mais peut-être des tribus araméennes errantes de tout temps sur les deux

¹ Les bas-reliefs assyriens donnent de nombreux exemples de ce moyen de transport. Voir Layard, *Monument of Niniveh*, et Botta, *Le monument de Ninive*, passim.

² Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici les premières traductions de ce passage. Dans le concours des quatre savants qui en ont présenté la première traduction, il n'a été traduit que par sir H. Rawlinson et Fox-Talbot. MM. Hincks et Oppert s'étaient abstenus (p. 42-47). Sir H. Rawlinson le comprenait ainsi : « From before Tsukha, as far as the city of Querqamis (Carchemis) belonging to the country of Khatte (the Hittites) I smote with one blow (?). » Tandis que Fox-Talbot traduisait ainsi le même passage : « From the frontiers of the land of the Tsukhi, I went in one day unto the city of Karkamis in the land of the Syrians. » Comme on le voit, ce passage présentait une double interprétation

qui ne permettait pas de préciser la position exacte de Kar-Kemish. Les traducteurs postérieurs ont suivi l'une ou l'autre des interprétations. M. Oppert s'est rattaché à la traduction de Fox-Talbot (*Les Empires d'Assyrie et de Chaldée*, p. 52). — Je l'ai suivi dans cette interprétation (*Annales*, p. 42), dont je m'écarte aujourd'hui. — M. Lotz accepte la traduction de sir H. Rawlinson (*Die Inschriften Tiglathpilesers I*, p. 45), ainsi que M. Winckler (*Keilinschriftl. Bibliothek*, p. 42). — Je me suis, après nouvel examen, rangé à cette interprétation, qui ne permet plus de supposer que Kar-Kemish soit située à une journée de marche de l'Euphrate. — Voir, sur ce passage : Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, Giessen, 1878, p. 226. — Frd. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 258, Leipzig, 1880.

rives de l'Euphrate et qui s'étaient opposées à la marche de Tuklat-pal-Asar.

Quoi qu'il en soit, ne nous appesantissons pas sur ce point qui pourrait jeter de la confusion sur la situation de Kar-Kemish. Malgré le peu de précision que présente le texte, il est bien évident que la ville de Kar-Kemish et le pays de Sukhi sont sur la même rive de l'Euphrate, et le pays de Bisri sur l'autre. La position de ces deux pays dépend donc de celle de Kar-Kemish.

Quant au pays de Bisri, ce n'était qu'un district peu important, qui ne comptait peut-être que les six petites villes que Tuklat-pal-Asar avait ravagées. Nous ne retrouverons plus son nom dans les textes postérieurs, à moins qu'il ne se présente sous la forme

𐎶 𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶, (mat) *Bi-su-ru*,

« le pays de Bisuru », une contrée montagneuse indiquée par Asur-nasir-habal comme située sur le cours supérieur de l'Euphrate et dépendant du pays du Bit-Adini,

𐎶 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵, (mat) *Bit-A-di-ni*.

Le Bit-Adini est une province importante qui jouera un rôle considérable dans les expéditions que les rois d'Assyrie vont entreprendre pour s'assurer le chemin des bords de la mer. Il n'est plus, du reste, autrement question de Kar-Kemish à cette époque; Tuklat-pal-Asar parvint ainsi jusqu'à Arvad, et fit graver, à l'embouchure du Nahr-el-Kelb, son image qu'on peut voir encore à côté de celle des Pharaons, où ses successeurs viendront également affirmer leurs conquêtes, en y faisant sculpter des stèles¹.

¹ Voir W. St. E. Boscawen, *The Monuments and Inscriptions on the Rocks of Nahr-el-Kelb*, dans les *Transact. of S. B. A.*, vol. VII, p. 331 et 352.

Cette guerre ne s'est pas terminée aussi facilement que le laconisme du texte pourrait le faire supposer; il est évident que le palais de Tuklat-pal-Asar à Il-Asur contenait un récit plus détaillé. On peut en juger par un fragment d'inscription qu'on rapporte à ce prince, et dans lequel il se vante d'avoir tué un dauphin dans la Grande-Mer du pays d'Akhari¹,

𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶, (*mat*) *A-ḫa-ri*,

la Phénicie; il y a là l'indication d'un fait qui devait convaincre ses sujets que le vainqueur avait pris une paisible possession des pays situés sur le bord de la mer.

Après Tuklat-pal-Asar, nous sommes sans renseignements pendant deux siècles. Les rois d'Assyrie ont dû subir alors des revers, et leurs communications avec la côte ont été interrompues. Nous ne le savons pas par des documents contemporains; mais un roi d'Assyrie, Salman-Asar, le deuxième du nom, dont nous aurons bientôt à parler, plus soucieux de sa gloire que du renom de ses ancêtres, nous apprend que Asur-rab-amar, petit-fils de Tuklat-pal-Asar, aurait été battu par les Khatti (vers 1030 av. J.-C.), au confluent du Sajour et de l'Euphrate, près de la ville de Mutkinu²,

𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶, (*alu*) *Mu-ut-ki-nu*,

non loin de l'endroit où nous devons rechercher la position de Kar-Kemish.

Les Khatti semblent avoir eu alors un moment de grandeur. C'était l'époque où Damas s'élevait sur les ruines de l'empire de David. Hamath et Kar-Kemish se liguèrent contre les rois

¹ *W. A. I.*, I, pl. 28, col. 1.

Asar dans *W. A. I.*, III, pl. 8, col. 11,

² Voir le texte de la *Stèle de Salman-*

1. 37-38.

d'Israël; les Khatti comptaient encore plus de vingt petits États prêts à se ranger sous leur bannière. L'Assyrie, vaincue par la Chaldée et repoussée sur le cours supérieur de l'Euphrate, conservait avec peine ses provinces situées sur le Tigre.

Cependant les rois d'Assyrie allaient bientôt reprendre et poursuivre la politique qui s'était fait jour dès l'origine de l'empire. Un grand conquérant, Asur-nazir-habal, régnait alors (882 av. J.-C.). C'est lui qui a construit les superbes palais de Kalakh, sa capitale, dont les bas-reliefs sont aujourd'hui épars dans les musées d'Europe. Son histoire est écrite principalement sur un énorme monolithe de 5^m,50 de largeur, qui formait le pavé d'une sorte de niche, en forme d'alcôve, aménagée dans une des salles de son palais. Cet immense bloc de pierre est couvert d'une inscription qui se répète sur les deux côtés. Le côté qui reposait sur le sol est le plus complet, et présente un texte divisé en trois colonnes comprenant 390 lignes d'écriture; les autres monuments de ce roi n'offrent que des fragments plus ou moins étendus de cette longue inscription. Je dois toutefois citer une stèle qui contient, au commencement, un exorde plus explicite, et qui donne, à la fin, quelques détails qu'on ne trouve pas sur le monolithe¹.

Asur-nazir-habal, fidèle à la politique de Tuklat-pal-Asar, va vouloir, à son tour, se frayer un chemin vers la mer. Nous suivrons son itinéraire dans deux campagnes principales qu'il a entreprises dans ce but : dans la première, son objectif s'arrête au Khabour, au confluent duquel nous trouverons


¹ Voir, pour le texte, *W. A. I.*, I, pl. 17-26, et, pour la traduction : Oppert, *Histoire des empires de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. 73 (extr. des *Annales de philosophie chrétienne*, t. IX, 5^e série; Paris, 1865); — Menant, *Annales des rois d'Assy-*

rie, p. 64 et suiv.; Paris, 1874; — Rodwell, dans les *Records of the Past*, vol. III, p. 37-81; London, 1874; — F.-E. Peiser, dans *Keilinschriftliche Bibliothek*, Band I, p. 50-51; Berlin, 1889.

Circésium sur l'Euphrate; dans la seconde, il se dirigera directement vers Kar-Kemish.

M. Maspero a prouvé, par les textes égyptiens, que Circésium n'était pas sur le chemin des pharaons qui voulaient pénétrer en Asie. Nous allons voir maintenant que cette ville ne se trouvait pas non plus sur la route des rois d'Assyrie, qui cherchaient à sortir de la Mésopotamie pour gagner les bords de la Grande-Mer-du-Soleil-Couchant.

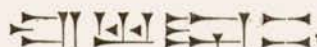
Asur-nazir-habal commence par affermir sa puissance sur le cours supérieur du Tigre. Il envahit, d'abord, le pays de Zamuya,

 (mat) Za-mu-ya,

et de Kirkhi,

 (mat) Kir-ki,

où se trouve aujourd'hui la ville de Kurkh, sur un des petits affluents du Tigre. Tranquille de ce côté, il soumet de nouveau la Commagène, et pénètre dans le pays d'Adini dont nous allons voir se développer l'importance. La ville de Kaprabi,

 (alu) Kap-ra-bi,

était alors la capitale du pays d'Adini. Asur-nazir-habal n'eut pas besoin de l'attaquer pour s'en rendre maître; elle se soumit à son approche. Sur sa route, il rencontre la ville de Dan-il-dan,

 (alu) Dan-il-dan,

une des places fortes avancées du pays d'Adini; elle est située dans les montagnes, « au milieu des nuages », nous dit le texte. L'ennemi s'y était établi pour opposer une vigoureuse résistance aux Assyriens. Asur-nazir-habal prend la ville, la

démolît, la livre aux flammes, transporte les habitants et répand la terreur au pays du Bit-Adini, qui fait sa soumission.

Ce n'était pas tout; il fallait maintenant s'assurer des pays situés entre le Tigre et l'Euphrate. C'est alors qu'Asur-nazir-habal entreprit une expédition sur les rives du Khabour,

𐎶 𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠, (*nahar*) *Ha-bu-ur*,

le Chaboras des auteurs classiques, et que nous allons le voir se diriger vers la ville de Circésium.

Comme l'a déjà remarqué M. Maspero, cette campagne n'est qu'une promenade militaire que nous pouvons suivre sur la carte et sur le texte (col. III, l. 1), en négligeant de mentionner à chaque station l'énumération des tributs ordinaires qu'Asur-nazir-habal reçoit sur son passage, quand il ne pille pas la ville : de l'argent, de l'or, du plomb, des vases d'airain, de riches étoffes, des bœufs et des moutons.

Le 22^e jour du mois Sivan (col. III, l. 1) de l'année de Dagan-Bel-usur (mai 878), Asur-nazir-habal quitte Kalakh, sa capitale, franchit le Tigre et perçoit de nombreux tributs sur cette rive; puis il s'avance jusqu'à la ville de Tabité,

𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠, (*alu*) *Ta-bi-te*,

dont la position est indéciise; mais elle se trouve nécessairement entre le Tigre et le Khabour. Il y reste quinze jours; ce n'est que le 6^e ou le 8^e jour du mois suivant, Zuzu (juin), qu'il quitte Tabité et gagne les rives du Kharmis, l'Hermus,

𐎶 𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠, (*nahar*) *Ķar-mis*,

un affluent du Khabour. Il s'établit dans la ville de Magarisi,

𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠 𐎶𐎠𐎺𐎠, (*alu*) *Ma-ga-ri-si*,

sur la rive gauche du Khabour, et s'avance, en suivant le fleuve, jusqu'à la ville de Gardikanni, ou Sadikanni,

𐎲𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠, (alu) *Gar-di-kan-ni*;

de là, il gagne la ville de Khatni,

𐎲𐎠𐎵 𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠, (alu) *Ķa-at-ni*,

puis la ville de Dur-Khumlimé,

𐎲𐎠𐎵 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠, (alu) *Dur-Ķam-li-me*,

puis encore la ville de Bit-Khadippié, ou Bit-Khalupié,

𐎲𐎠𐎵 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠, (alu) *Bit-Ĥa-lu-pi-e*,

puis enfin la ville de Sirkhi,

𐎲𐎠𐎵 𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠, (alu) *Šir-ki*,

et il arrive ainsi au confluent du Khabour, où il reçoit les tributs ordinaires de la ville de Sirkhi, qui ne s'est pas insurgée.

Arrêtons-nous un instant à cette station. Fox-Talbot, le premier, a fait observer que, d'après les textes assyriens, Sirkhi devait être Circésium; cette ville, située au confluent du Khabour et de l'Euphrate, portait, au temps de Benjamin de Tudèle, le nom de Kirkésia, et c'est probablement sur cette apparente similitude dans les articulations de ces deux noms qu'on avait identifié Circésium avec Kar-Kemish; la confusion s'était perpétuée jusqu'à nos jours. Il est évident maintenant qu'il faut chercher ailleurs, sur l'Euphrate, la position de Kar-Kemish, dont on avait perdu la trace. Poursuivons toutefois la marche

d'Asur-nazir-habal et voyons où le récit de sa campagne va nous conduire.

Le prince quitte Sirkhi, descend l'Euphrate et s'établit dans la ville de Supri,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (alu) *Su-up-ri*,

puis à Nakharabani,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (alu) *Na-ka-ra-ba-ni*,

puis en face de la ville de Khindâni,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (alu) *Hi-in-da-a-ni*,

située de l'autre côté de l'Euphrate, par conséquent sur la rive droite. La route, en effet, n'est pas praticable en cet endroit le long du fleuve. L'Euphrate est fortement encaissé par des rochers abrupts; il faut s'éloigner des bords et passer sur les hauteurs. Asur-nazir-habal arrive ainsi à la Maison-de-Garbâya,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, *Bit-Gar-ba-a-ya*,

en face de la ville de Kharidi,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (alu) *Ha-ri-di*,

par conséquent sur la rive droite, et on lui apporte les tributs de la ville de Kharidi. Il quitte la Maison-de-Garbâya et s'établit à l'entrée de la ville d'Anat, ou Ilat,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (alu) *An-at, (Ilat)*,

située, à ce qu'il paraît, dans une île du fleuve, et gagne la ville de Suru,

𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵, (alu) *Su-u-ru*,

place forte de Sadu, un des chefs du pays de Sukhi. C'est là qu'Asur-nazir-habal devait livrer la bataille. Les troupes du vaste pays de Kassi,

𐎗𐎗 𐎗𐎗 𐎗𐎗 𐎗𐎗, (*mat*) *Kas-si-i*,

s'étaient unies à Sadu. Il les mit en déroute, et s'empara de la ville de Suru qui subit le sort de la guerre. Pendant deux jours, la ville fut livrée au pillage; Sadu, effrayé, se jeta dans le fleuve avec soixante-dix des siens. Asur-nazir-habal était maître de la contrée; Nabu-bal-idin, roi du pays de Kar-Dunias, Sab-danu, son frère, et 3,000 hommes des leurs périrent dans la mêlée. Bel-habal-idin, un de leurs généraux, fut fait prisonnier avec de nombreux soldats qui furent passés par les armes.

A la suite de cette victoire, Asur-nazir-habal était sûr, pendant un temps du moins, de n'être plus inquiété sur ses derrières par la Chaldée. Il se retira, après avoir prélevé sur les vaincus un riche butin : de l'argent, de l'or, du plomb, des vases, des pierres précieuses, le trésor du roi, son char, ses chevaux, ses attelages, l'équipement de ses troupes, les femmes de son palais, de nombreuses dépouilles, et enfin, pour célébrer dignement sa victoire, il éleva une stèle dans la ville de Suru.

Nous avons relevé le nom de toutes ces villes; leur position relative est clairement indiquée par la marche d'Asur-nazir-habal, sans qu'il soit besoin d'en préciser autrement la place. On les retrouvera peut-être un jour sur les rives du Khabour dans les nombreux tumulus épars et déjà signalés par les rares voyageurs qui ont visité ces contrées. Il est évident qu'Asur-nazir-habal en quittant Sirkhi avait suivi le cours du fleuve pour descendre en Chaldée.

Ce n'était pas encore suffisant pour atteindre les gués supé-

rieurs de l'Euphrate. Nous voyons, en effet, qu'Asur-nazir-habal entreprit une nouvelle campagne contre un pays situé entre la ville de Suri et celle de Bit-Khalupié (col. III, l. 26); puis il s'avança encore le long du fleuve et s'empara des villes situées sur l'autre rive. Enfin, descendant le Khabour jusqu'à la ville de Sibaté,

𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶, (alu) *Ši-ba-te*,

au pays de Sukhi, il passa l'Euphrate à 20 *du-la-te* de la ville de Kharidi et soumit définitivement la contrée qui en dépendait sur la rive droite du fleuve.

Asur-nazir-habal, ayant ainsi préparé sa marche pour la grande expédition qu'il méditait vers les villes du bord de la mer, compte ses chars, ses soldats et se met en campagne (col. III, l. 40). Son expédition se divise en deux parties : d'abord, de Kalakh à Kar-Kemish, et ensuite de Kar-Kemish au Liban. Nous pouvons encore suivre les différentes étapes qu'il a indiquées, pour arriver à son but.

Le 8^e jour du mois Airu (avril 877), Asur-nazir-habal quitte Kalakh (col. III, l. 56); il franchit le Tigre et annonce son intention de marcher vers *la ville* de Kar-Kemish,

𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶, (alu) *Gar-ga-mis*.

Il s'avance au milieu des pays tributaires qu'il a déjà soumis, et qu'il rançonne encore sur son passage; puis il continue sa route à travers les pays situés au delà du Khabour. C'est d'abord le pays du Bit-Bakhiani,

𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶, (mat) *Bit-Ba-ḫi-a-ni*,

où il reçoit les tributs des habitants sans coup férir (col. III,

l. 58); il quitte le pays du Bit-Bakhiani et se dirige vers le pays d'Anila (ou Azalla),

𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶, (*mat*) *A-ni-la* (*A-zal-la*),

et perçoit également des tributs volontaires (col. III, l. 60); puis abandonnant le pays d'Anila (Azalla), il s'avance toujours vers l'occident, où il atteint le pays du Bit-Adini,

𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶, (*mat*) *Bit-A-di-ni*.

Nous avons vu qu'Asur-nazir-habal avait ravagé le pays d'Adini dans une campagne précédente (col. III, l. 50); il n'est donc pas étonnant que le roi Akhuni, fils d'Adini, s'empresse cette fois de lui livrer passage sans résistance, et de payer le tribut exigé. Asur-nazir-habal poursuit ainsi son expédition sur la rive gauche de l'Euphrate; puis, après avoir reçu les tributs du Bit-Adini, il franchit le fleuve et se trouve alors sur la rive droite, au *pays* de Kar-Kemish,

𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶, (*mat*) *Gar-ga-mis*.

Asur-nazir-habal ne dit pas en quel endroit il a passé l'Euphrate; mais on peut supposer que c'est au-dessus de Kar-Kemish, et certainement en amont du confluent du Sajour, où le fleuve est guéable. Du reste, il n'est pas question de résistance; il entre dans la *ville* (𐎶 𐎶) de Kar-Kemish (col. III, l. 61) et impose un tribut considérable à Sangara¹, qu'il qualifie roi du pays des Khatti,

𐎶
 Śa - an - ga - ra sar mat Hat - te,

¹ Le tribut de Sangara est, en effet, en or, des bracelets en or, des considérable : « 20 talents d'argent, des ru en or, 100 talents de fer, des *nirmakis*

et les rois de toutes les provinces hétéennes qui dépendent du pays de Kar-Kemish, comprises entre l'Euphrate et l'Oronte, se soumettent à sa puissance.

Déjà la position de Kar-Kemish se dessine, et, sans en fixer encore l'emplacement, nous voyons que c'est bien sur le cours supérieur de l'Euphrate et sur la rive droite qu'il faut le chercher. Poursuivons l'analyse de cette campagne.

Parvenu à Kar-Kemish, Asur-nazir-habal annonce qu'il va continuer sa route jusqu'au Liban,

𐎶 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁, (mat) *Lab-na-na*.

Il quitte Kar-Kemish et traverse, au pays hétéen, des contrées déjà soumises. Ce sont les pays de Munzigani,

𐎶 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁, (mat) *Mun-zi-ga-ni*,

et de Khamurga,

𐎶 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁, (mat) *Ha-mur-ga*,

habités par des tribus hétéennes épouvantées à l'approche de l'envahisseur. Il arrive ainsi (col. III, l. 71) à la ville de Khazazi,

𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁 𐎠𐎢𐎽𐎢𐏁, (alu) *Ha-za-zi*,

l'Azaz moderne, située sur l'Afrin. Khazazi est une ville hé-

de fer, des *kibi* de fer, les dépouilles de son palais, des meubles en grand nombre dont la beauté est sans égale, des *is sa* en ébène, des trônes en ébène, des *passur* en ébène, des *ka*, des *saru*, 200 esclaves, des étoffes de laine et de fil teintées en

pourpre, des pierres *sirnuma*, des peaux de *amsi*, des chars en ivoire, des statues d'or *sa tam lites* de la royauté. J'ai (donné) les chars et la cavalerie aux hommes de Gargamis.»

téenne qui dépend de Lubarna, le Patinien (roi du pays de Patin),

𐎶 𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵, (*mat*) *Pa-ti-na-ai*.

Le pays de Patin est situé en face du pays de Kar-Kemish. Nous pouvons, en effet, nous rendre compte de la position de ces deux contrées, en suivant la marche d'Asur-nazir-habal, qui s'avance, pour ainsi dire, en ligne droite jusqu'au fleuve Aprié,

𐎶 𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵, (*nahar*) *Ap-ri-e*,

l'Afrin moderne, qui se jette dans l'Oronte. En suivant le cours de l'Aprié, Asur-nazir-habal rencontre Lubarna, qui s'était fortifié dans la ville de Kunulua,

𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵, (*alu*) *Ku-nu-lu-a*,

sa capitale (col. III, l. 72). Kunulua est évidemment située entre l'Afrin et l'Oronte. Lubarna, effrayé de la puissance assyrienne, envoie sa soumission et rachète sa vie par une forte rançon¹ (col. III, l. 73).

Cependant on voit que la résistance devenait plus sérieuse à mesure qu'Asur-nazir-habal s'approchait de la mer. Aussi quand il quitte Kunulua pour franchir l'Oronte,

𐎶 𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵 𐎶𐎠𐎵, (*nahar*) *A-ra-an-te*,

¹ « 20 talents d'argent, 1 talent d'or, 200 talents d'étain, 100 talents de fer, 1,000 bœufs, 10,000 moutons, 1,000 vêtements de laine et de fil, des parasols (?), des *tamliti*, des *ahuzut*, des *issa* d'ébène, des *issa tamliti sara*, des *pasuer*, des *ka*, des armes en grand nombre, les meubles de

sa maison dont la beauté est sans égale, 10 esclaves femelles, des en grand nombre, des *pagat* des grands maîtres . . . , j'ai *asiki* les *asi*, les chars, les cavaliers aux hommes du pays de Khatti, et j'en ai dressé la liste. »

il est obligé d'employer la violence; il pille les villes sur son passage, ravage les campagnes, extermine les habitants et répand autour de lui la terreur. C'est ainsi qu'il parvint à occuper les versants du Liban,

𐎶 𐎶𐎵𐎶 𐎶𐎵𐎶, (*sadu*) *Lab-na-na*.

Il avait atteint son but. Après avoir fait un sacrifice aux Dieux sur ces hautes montagnes, il perçoit les tributs des villes du bord de la mer, Arvad, Byblos, Sidon et Tyr.

Nous avons insisté sur les détails de ces deux expéditions, pour bien établir la marche d'Asur-nazir-habal. La campagne de Circésium n'avait d'autre but que d'assurer les derrières de l'armée. C'était celle de Kar-Kemish qui devait lui ouvrir le chemin du Liban. Le passage des armées assyriennes ne pouvait, en effet, s'effectuer que sur le cours supérieur de l'Euphrate, au nord du confluent du Sajor. C'est au pays du Bit-Adini et au pays de Kar-Kemish que se trouve la route naturelle qui, depuis Ninive ou Kalakh, conduisait les rois d'Assyrie aux bords de la Mer. C'est celle que suivront encore les armées assyriennes, lorsqu'elles viendront disputer aux Égyptiens la possession des riches cités phéniciennes, comme jadis les pharaons l'avaient suivie, en sens inverse, pour pénétrer au pays des Khatti.

Il est facile de comprendre maintenant la différence qui existe entre la position de Circésium et celle de Kar-Kemish. Sirkhi (Circésium) ne pouvait conduire Asur-nazir-habal à la mer; maître de cette ville, pour gagner le Liban, il lui fallait d'abord traverser l'Euphrate. Il aurait pu profiter sans doute du peu de profondeur du fleuve qui le rend guéable à certains endroits; mais, au delà, il aurait rencontré les tribus nomades des Sukhi, puis le désert. Il fallait donc qu'il cherchât

un chemin à travers la Mésopotamie Supérieure, qu'il passât le Khabour pour gagner les gués supérieurs du fleuve au pays d'Adini et de Kar-Kemish et continuer sa route vers l'Amanus, l'Oronte et le Liban. La position exacte de Kar-Kemish n'est pas sans doute encore déterminée, mais, en suivant les textes, nous allons bientôt pouvoir la préciser.

Kar-Kemish ne paraît pas avoir souffert dans cette campagne, autrement que par les contributions de guerre qu'elle avait payées aux Assyriens. Malgré la forte position qu'elle occupait sur l'Euphrate, dès que la ville hétéenne était isolée de ses anciennes provinces, elle ne pouvait être redoutable pour les Assyriens, à moins que les États des bords de la mer ne prissent l'offensive et ne voulussent en faire un point de ralliement dans un soulèvement général. Le moment n'était pas venu pour elle d'entrer en lutte contre la puissance assyrienne.

II

Huit années s'écoulaient sans renseignements sur la fin du règne d'Asur-nazir-habal, ni sur les événements qui auraient pu mêler la destinée de Kar-Kemish à l'histoire d'Assyrie.

Lorsque Salman-Asar, le deuxième du nom, succède à son père Asur-nazir-habal (857 av. J.-C.), il ne paraît pas que les Khatti aient cherché à relever la tête. Kar-Kemish continuait à payer l'impôt, malgré des soulèvements incessants dans les provinces soumises, dès que le vainqueur en était parti.

Salman-Asar avait son palais à Kalakh, à côté de celui de son père. C'est de Kalakh que partent toutes ses expéditions. Son histoire nous est conservée sur un obélisque en basalte noir, qui relate trente-deux expéditions de son règne d'une manière malheureusement trop succincte, mais qui se trouve quelquefois complétée par d'autres documents, notamment par

l'inscription gravée sur les taureaux qui décoraient la façade de son palais, et celle d'une stèle que Salman-Asar avait fait élever aux frontières de ses États, aux sources du Tigre¹. Enfin nous aurons occasion de consulter avec fruit des monuments d'une autre nature : ce sont des bas-reliefs en bronze découverts dans les ruines d'un palais construit par Salman-Asar et situé au village moderne de Balawat. Ils mériteront une mention toute spéciale.

Salman-Asar a régné trente-cinq ans, et l'inscription de l'*Obélisque* nous donne le sommaire de trente-deux campagnes. La plupart de ces expéditions sont dirigées vers les peuples des bords de la mer; Salman-Asar suivait la route qui lui avait été tracée par son père, et n'y rencontrait pas d'obstacle sérieux.

Le Balikh,

𐎶𐎵𐎠𐎠𐎵𐎠𐎵𐎠𐎶𐎶𐎠𐎶𐎶𐎶𐎶𐎶𐎶𐎶, (*nahar*) *Ba-li-ḫi*,

le Bélias des auteurs classiques, le second affluent de l'Euphrate, n'est pas indiqué dans les campagnes d'Asur-nazir-habal; il est mentionné une fois seulement dans celles de Salman-Asar.

Dans la sixième campagne, Salman-Asar, en effet, s'avance

¹ Voir, pour les textes : *Inscription de l'Obélisque*, *W. A. I.*, III, 7-8; *Inscription des Taureaux*, Layard, pl. 12, 13, 14, 46, 47, 68; *Inscription de la Stèle*, *W. A. I.*, III, pl. 7, 8, et Layard, pl. 14, 15; — et, pour les traductions : Rawlinson (*Obélisque*), *Notes on the Inscriptions of Assyria and Babylonia*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, p. 431 et suiv., London, 1850; — Oppert (*Obélisque*), *Histoire des empires d'Assyrie et de Chaldée*, p. 108 et suiv.; (*Taureaux*), *ibid.*, p. 117; (*Stèle*), *ibid.*,

p. 139; — Menant, *Annales des rois d'Assyrie (Obélisque)*, p. 97 et suiv.; (*Stèle*), *ibid.*, p. 105 et suiv.; (*Taureaux*), *ibid.*, p. 105, Paris, 1874; — Sayce, *Inscription du Monolithe*, dans les *Records of the Past*, vol. III, p. 81-101, 1874; *ibid.*, vol. V, p. 29 et suiv.; — Hugo Winckler (*Obélisque*), dans *Keilinschriftliche Bibliothek*, p. 128-129, Berlin, 1889; — F.-E. Peiser (*Monolithe*), dans *Keilinschriftliche Bibliothek*, p. 150-151, Berlin, 1889.

vers les villes situées sur le cours du Balikh et en vient facilement à bout, sans doute, car ces villes ne sont même pas nommées; cependant leur chef, Giammu, est mis à mort à cause de sa résistance. Puis le vainqueur continue sa route vers la ville de Tul-tur-akhi-tub¹,

𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵, (alu) Tul-(tur)-a-hi-tu-ub:

poursuivant sa marche en Syrie, il se dirige vers Alep,

𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵, (alu) Hal-van,

et s'avance vers Kharḫar pour atteindre Bin-hidri, roi de Damas. Salman-Asar ne dit pas où il a passé l'Euphrate. Cependant il met en déroute Bin-hidri de Damas, Irkulina de Hamath et les rois du pays des Khatti ligués contre lui; il s'empare de leurs chariots, de leur cavalerie, de leurs munitions et met 20,500 des leurs hors de combat. Après plusieurs victoires de cette nature, la terreur avait fini par maintenir toute cette contrée dans la soumission; la puissance assyrienne y était désormais solidement établie.

Maître de toutes les villes syriennes des bords de la mer, Salman-Asar menace le peuple juif. Un poète a pu dire, avec raison, en devançant l'histoire :

Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie.

Un bas-relief de l'obélisque de Nimroud nous montre, en effet, Jéhu courbé dans la poussière, embrassant les pieds de Salman-Asar². La Phénicie tout entière lui appartenait. Cependant la

¹ Cette ville a été détruite plus tard par Sargon dans sa septième campagne; il en a transporté les habitants et l'a re-

bâtie, en lui donnant le nom de Kar-Nabu.

² Voir Layard, *The Monuments of Nineveh*, pl. 53, London, 1849.

clef du pays était toujours sur le cours supérieur de l'Euphrate; aussi la grande préoccupation de Salman-Asar était d'y assurer son passage. Kar-Kemish paraît avoir continué à payer le tribut sans résistance, impuissante à soutenir désormais une lutte inégale. L'insurrection devait éclater sur un autre point. C'est sur la rive gauche du fleuve, au pays du Bit-Adini, que l'ennemi va maintenant essayer de barrer la route aux armées assyriennes.

Nous avons vu qu'Asur-nazir-habal, avant la grande expédition qu'il entreprit pour se rendre aux États du bord de la mer, s'était assuré de la soumission des pays situés sur les rives du Khabour et qu'il avait ravagé le pays du Bit-Adini. Depuis cette époque, le Bit-Adini s'était reconstitué.

La ville de Tul-Barsip, une des places fortes du Bit-Adini,

𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵, (*alu*) Tul-Bar-sip,

située, ainsi que Kar-Kemish, sur l'Euphrate, mais sur la rive opposée, avait pris une importance considérable. Akhuni, le fils d'Adini, l'avait fortifiée et en avait fait sa capitale. C'est là qu'il voulait s'opposer au passage des armées assyriennes. Tul-Barsip fut donc naturellement le point sur lequel Salman-Asar devait diriger ses efforts. C'était son objectif, comme Kar-Kemish avait été celui de son prédécesseur. La position de ces deux villes était ainsi liée dans une solidarité que la politique assyrienne rendait nécessaire. Aussi, malgré le laconisme du texte de l'*Obélisque*, les faits qui s'en dégagent ne laissent aucun doute sur l'importance de ces deux villes.

La soumission du Bit-Adini n'avait pas été l'œuvre d'un jour. Dès la seconde campagne (855 av. J.-C.), Salman-Asar s'était avancé vers la ville de Tul-Barsip (*Ob.*, l. 32) et s'était emparé d'un certain nombre de places moins importantes appartenant

à Akhuni, fils d'Adini. Il avait enfermé celui-ci dans sa capitale; puis il avait traversé l'Euphrate et s'était emparé également, sur cette rive, de plusieurs cités dépendant du Bit-Adini¹, jusqu'à l'endroit du fleuve Sagurri,

𐎶 𐎠𐎺𐎠𐎶 𐎶𐎠𐎺𐎠𐎶 𐎶𐎠𐎺𐎠𐎶, (*nahar*) *Sa-gur-ri*,

le Sajor, où se trouve la ville que les habitants du pays des Khatti nomment *Pitru*, Pethor, la cité de Balaam,

𐎶𐎠𐎺𐎠𐎶 𐎶𐎠𐎺𐎠𐎶 𐎶𐎠𐎺𐎠𐎶, (*alu*) *Pi-it-ru*.

Cependant Akhuni, fils d'Adini, était sorti de Tul-Barsip et avait passé l'Euphrate; il était toujours en révolte contre Salman-Asar, c'est-à-dire qu'il ne faisait pas sa soumission et qu'il refusait les tributs; de là une nouvelle campagne contre lui (*Ob.*, l. 35). La résistance, en effet, n'était pas vaincue; il fallait en finir. L'inscription dite des *Taureaux* nous donne de nouveaux renseignements qui complètent ceux de l'*Obélisque* (*Ob.*, l. 45).

Dans l'année de Dayan-Asur (853 av. J.-C.), une ligue redoutable s'était formée contre Salman-Asar. Douze rois puissants s'étaient unis contre lui, et parmi eux nous voyons figurer les rois de Damas, de Hamath et d'Israël². L'Égypte et les Arabes avaient envoyé des contingents nombreux aux confédérés, qui s'étaient avancés au pays des Khatti pour livrer bataille au monarque assyrien. Salman-Asar les mit en déroute et les poursuivit jusqu'au delà de l'Oronte; puis il revint à la recherche d'Akhuni qui s'était fortifié sur la rive gauche de

¹ Le Bit-Adini se serait ainsi étendu sur les deux rives de l'Euphrate du côté de Aïntab et de Urfa.

² Achab figure dans cette liste pour un contingent de 2,000 chariots et de 10,000 guerriers.

l'Euphrate. Il l'enveloppe, s'empare de sa personne, de ses dieux, de son char, de ses fils, de ses filles, de son armée, et transporte toutes ces richesses dans sa ville d'Il-Asur. La défaite était complète; le Bit-Adini était désormais soumis. Quant à la ville de Tul-Barsip, Salman-Asar la fit occuper par des Assyriens, transporta les habitants dans des contrées lointaines, et, sur les ruines de la ville hétéenne, éleva une cité nouvelle à laquelle il donna son nom, Kar-Salman-Asar¹,

𐎲𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵𐎠𐎵𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵𐎠𐎵𐎠𐎵𐎠𐎵 𐎲𐎠𐎵𐎠𐎵𐎠𐎵𐎠𐎵𐎠𐎵, (*alu*) Kar-Salmanu-Asar.

Au milieu de cette conflagration générale, Kar-Kemish n'avait pas toujours observé une neutralité prudente. Sangara, que nous avons vu, vingt ans auparavant, payer le tribut sans résistance (*supra*, p. 229), avait pris part à la révolte. Aussi Salman-Asar avait envahi quelques-unes de ses provinces, en poursuivant Akhuni sur la rive droite du fleuve (*Ob.*, l. 50). Nous voyons, en effet, que Salman-Asar, dans sa dixième campagne, traverse l'Euphrate pour la huitième fois (847 av. J.-C.) et qu'il occupe des villes qui sont sous la dépendance de Sangara le Gargamisien (*Ob.*, l. 85). Il s'empare de sa personne et de ses biens, ainsi que de ses filles qu'il envoie dans son harem, et lui impose un tribut considérable². La puissance hétéenne était sur son déclin; Salman-Asar ne donne plus à Sangara son titre royal et le confond avec les douze petits rois du pays des Khatti ligüés contre lui.

L'inscription dite du *Monolithe* et celle des *Taureaux* nous fournissent encore des détails qui ne laissent aucun doute sur

¹ *Stèle de Kurkh*, *W. A. I.*, III, pl. 7-8, col. II, l. 35.

² « 2 talents d'or, 60 talents d'argent, 10 talents de cuivre, 100 talents de fer, 20 talents de pierre *zamat* (de lapis?),

5 *ka*, des filles avec des présents, 100 filles nobles, 100 bœufs, 500 moutons », et il ajoute encore à ce tribut « une mine d'or, un talent d'argent et 8 talents de *zamat* ». (*Ibid.*, col. II, l. 13.)

la part que Sangara avait prise à la révolte. Il s'était évidemment compromis; aussi cent villes du pays des Khatti furent prises et réduites en cendres.

Salman-Asar, ainsi maître du Bit-Adini et du pays des Khatti, ne pouvait toutefois, sans rencontrer encore de nouveaux obstacles, s'avancer vers l'Amanus et le Liban pour imposer des tributs aux villes phéniciennes, telles que Tyr, Sidon, Byblos. Salman-Asar avait éprouvé une grande résistance pour assurer son passage sur le cours supérieur de l'Euphrate; Tul-Barsip et Kar-Kemish étaient l'une et l'autre sur sa route. Loin de les détruire, il songe à s'y maintenir et à les fortifier¹. La guerre l'attendait sur un autre point.

Nous ne pourrions nous faire une idée des luttes que Salman-Asar a dû soutenir dans les provinces hétéennes situées entre le Sajour et l'Aprié, c'est-à-dire entre l'Euphrate et l'Amanus, si nous négligions de consulter un document du plus haut intérêt, je veux parler des bronzes de Balawat².

Ces bronzes travaillés au repoussé présentent deux séries de petits bas-reliefs disposés les uns sur les autres, séparés par une bande ornée de rosaces et encadrés en haut et en bas par une bande analogue. Les rosaces servaient ainsi à cacher les têtes des clous qui fixaient les bronzes sur les parois d'une salle construite en bois (en cèdre?), de sorte que les bas-reliefs formaient autour de la salle, à la hauteur de l'œil, un ornement destiné à illustrer les exploits du roi, comme les marbres intérieurs sculptés dans les autres parties du palais³. Ils retracent certaines

¹ Voir *Inscript. du Monolithe*, I. 36.

² Voir *The Bronze Ornaments of palace gates of Balawat*. Cette grande publication, commencée en 1880, n'est pas encore achevée (1890); elle ne comprend encore que quatre livraisons. Les planches y sont

désignées par une indication provisoire que nous avons dû suivre.

³ M. Finches a proposé une autre disposition qui consiste à les placer sur les portes des salles du palais de manière à les diviser en caissons. Voir l'article de

campagnes de Salman-Asar, et des inscriptions gravées dans le champ rappellent quelquefois le nom des villes qui se sont trouvées sur la route du conquérant et le sommaire des épisodes que l'artiste a représentés. C'est ainsi que nous pouvons apprécier les détails de la soumission d'Akhuni (J. 2, 3), les places fortes qu'il a fallu réduire (J. 3), la prise de Tul-Barsip (J. 4 à 7), le supplice des prisonniers et l'hommage des tributs.

Après la prise de Tul-Barsip, qui se nomme sur ces bronzes Kar-Salman-Asar (comme nous l'avons dit *supra*, p. 238), l'armée assyrienne va continuer sa marche; elle passe une rivière sur un pont de bois soutenu par des outres (G. 3). Plusieurs plaques nous montrent alors la ville de Kar-Kemish (E. 1-7 et H. 1), ainsi que les riches tributs que Salman-Asar a reçus de Sangara (E. 3) et des villes qui avaient fait leur soumission.

L'aspect de Kar-Kemish est intéressant à étudier. Nous voyons, en effet, que cette ville est située sur le bord du fleuve et, dès lors, que sa position sur l'Euphrate se trouve ainsi vérifiée, sans toutefois que le point exact en soit encore indiqué. Kar-Kemish ne paraît pas avoir eu à souffrir des horreurs d'un siège, ce qui ne veut pas dire que le pays des Khatti n'ait pas été ravagé.

Au delà de Tul-Barsip et de Kar-Kemish, sur les bords du fleuve Aprié, la lutte a été des plus sérieuses. Khazazi (l'Azaz moderne), que nous avons déjà vue figurer dans les campagnes d'Asur-nazir-habal et qui est à peine mentionnée dans la stèle de Kurkh (col. II, l. 10) parmi les villes soumises au pays de

M. Pinches dans *les Trans. of S. B. A.*, vol. III, p. 86, 1832. — Nous n'avons pas cru pouvoir admettre cette disposition, nous nous contentons d'indiquer ici notre idée; nous aurons occasion de

la présenter plus complètement lorsque nous parlerons, dans le Catalogue de M. de Clercq, des fragments de ces merveilleux bas-reliefs qui sont entrés dans sa Collection.

Patin, a lutté jusqu'à la dernière extrémité, elle a été prise d'assaut et a subi toutes les conséquences de son héroïque résistance. Nous sommes renseignés sur ce point, à l'appui des textes où ce fait est mentionné, par les bas-reliefs et les bronzes de Balawat. Ils nous montrent le sort de cette ville rebelle au culte d'Asur; c'est ainsi que les inscriptions désignent celles qui ne voulaient pas livrer passage au roi ou se racheter par une lourde rançon. Plusieurs des plaques nous représentent le sort des vaincus¹. Ici, les habitants sont enfermés dans une ville en flamme (H. 5); là, des têtes humaines s'élèvent en pyramides sur les créneaux, tandis que des malheureux mutilés expirent sur des pals aux portes des villes (D. 3, 4; — I. 4). Quant à ceux qui échappent à la mort, ils sont transportés vers des contrées lointaines, pour se fondre dans le grand empire assyrien (D. 3; — J. 3, 4; — H. 5; — F. 1, 4).

Ces guerres désastreuses, dans lesquelles les Assyriens étaient toujours vainqueurs, avaient affaibli le pays des Khatî au point que les Hétéens ne comptaient plus comme puissance militaire. Les États du bord de la mer étaient soumis; le pays du Bit-Adini était ravagé; Tul-Barsip avait perdu son nom. Kar-Kemish avait été épargnée à la condition de n'être plus qu'un entrepôt, une ville de transit, par où passaient les troupes assyriennes qui allaient maintenir l'autorité des rois de Ninive et de Kalakh sur les bords de la mer et qui livrait passage aux bois de l'Amanus et du Liban, pour servir aux constructions des palais assyriens.

A la mort de Salmian-Asar (822 av. J.-C.), ses deux fils se

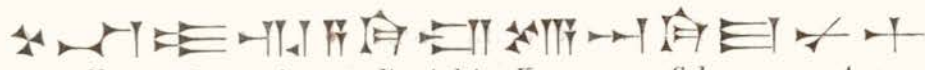
¹ Ces terribles exemples ne sont pas une exception; car les bas-reliefs assyriens de toutes les époques nous font assister aux mêmes horreurs, et les inscriptions en


mentionnent le récit par une formule traditionnelle qui ne paraît pas avoir varié, depuis Tuklat-pal-Asar I^{er} jusqu'aux derniers des Sargonides.

disputèrent le trône qui resta définitivement à l'aîné, un prince que nous continuerons à nommer Samsi-Bin; la lecture de son nom n'est pas encore rigoureusement fixée¹. Le principal monument de ce prince est une de ces stèles votives, comme les rois d'Assyrie en élevaient pour consacrer le souvenir de leurs actions; elle a été découverte par MM. Loftus et H. Rassam dans les ruines de l'édifice du sud-est, situé sur la grande plateforme de Nimroud, où sont édifiés les palais des princes assyriens, qui avaient fait de Kalakh la capitale de leur empire².

Les provinces soumises payaient l'impôt convenu, et nous n'aurions rien de particulier à signaler sous ce règne, si ce n'est qu'un passage de l'inscription de cette stèle nous donne la position respective de Kar-Kemish et de Tul-Barsip. Nous lisons, dans la désignation des frontières des États de Samsi-Bin:


 Mi - şir mat Assur sa istu (alu) Pad - di - ra sa


 (mat) Na - i - ri a - di (alu) Kar - Salmanu - Asar


 sa bu - ut (alu) Gar - ga - mis.

(*W. A. I.*, I, pl. 29-30. Col. II, l. 9.)

« Le territoire du pays d'Assur s'étend depuis la ville de Paddir, située dans le pays de Nairi, jusqu'à la ville de Kar-Salman-Asar, située en face de la ville de Gargamis. »

¹ Samsi-Bin, Samsi-Rimon, Samsi-Hadad sont des lectures qu'on ne peut considérer encore que comme provisoires.

² Voir, pour le texte, *W. A. I.*, I, pl. 29-31, — et pour la traduction: Oppert, *His-*

toire des empires, etc., p. 123; — Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 119 et suiv.; — Sayce, *Records of the Past*, vol. I, p. 11-14; — Ludwig Abel, dans *Keilinschriftliche Bibliothek*, p. 174-175 et 178-179.

Ce texte est très important. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour s'apercevoir que la position de Tul-Barsip étant bien établie sur le cours supérieur de l'Euphrate non loin du confluent du Sajour, Kar-Kemish ne pouvait être identifiée avec Circésium, située au confluent du Khabour. Ces deux villes ne se seraient pas trouvées en face l'une de l'autre. — Il y a plus; la mention de ces deux localités ainsi mises en présence jette un grand jour sur la position de la ville dont nous avons perdu la trace, et sur celle dont le nom ne nous a été révélé que par les textes assyriens. — Si nous appliquons maintenant ces données aux ruines qui sont signalées dans ces contrées par les voyageurs modernes, nous serons bien tentés de voir Kar-Kemish sur la rive droite de l'Euphrate, et, en face, Kar-Salman-Asar, c'est-à-dire Tul-Barsip, sur la rive gauche. Ces villes correspondent exactement aux deux localités modernes qui portent aujourd'hui les noms de Jérablus et de Biredjik.

III

Après Samsi-Bin, l'histoire des Khatti ne nous est connue pendant deux siècles que par des fragments très succincts. Nous voyons que Bin-nirari (809 av. J.-C.) a maintenu les conquêtes de ses prédécesseurs et nous nous bornons à relever un passage dans lequel il donne ainsi l'énumération des peuples qui lui étaient soumis :



Istu eli (nahar) Purat (mat) Hat - ti (mat) A - har - ri



ana ši - hir - ti - sa (mat) Sur - ru (mat) Şi - du - nu

 6.

(mat) Ku - um - ri - i (mat) U - du - mu

(mat) Pa - la - as - tav a - di eli tihamtiv rabuti

sa salmu Samsi ana nir - ya u - kin.

(W. A. I., I, pl. 35, n° 1.)

« A partir du fleuve Purat, le pays des Khatti, le pays d'Akhari, qui comprend dans son ensemble le pays de Suri (Tyr), Sidunu (Sidon), Khumri (le royaume d'Israël), Udumu (Edom), Palastav (la Palestine), jusqu'à la Grande-Mer-du-Soleil-Couchant, il a réuni tous ces peuples à son empire. »

Il paraît résulter de ce passage que la dénomination de Khatti se serait étendue à tous les habitants du nord de la Syrie jusqu'à la Palestine. Nous savons même que Bin-nirari porta ses conquêtes jusqu'au pays de Chaldée, et qu'il imposa des tributs à Babylone, à Borsippa et à Kutha. Cependant, à cette époque, le pays des Khatti était encore soulevé contre lui; mais Marikh, un de leurs rois, qui résidait dans la ville de Damas, fut vaincu; on lui prit son étendard, son parasol, les richesses de son palais, il fit sa soumission et paya sa rançon par un riche tribut¹. Le pays des Khatti tout entier parut dès lors soumis à l'Assyrie.

Les successeurs de Bin-nirari, Asur-dan-il (770 av. J.-C.), Assur-nirar (752 av. J.-C.), ne sont connus que par le sommaire de leurs expéditions dans lesquelles Kar-Kemish et le pays des Khatti ne sont pas nommés. Nous arrivons ainsi à

¹ 2,300 talents d'argent, 10 talents d'or, 3,000 talents de cuivre, 4,000 talents de fer, des étoffes de laine et de fil (W. A. I., I pl. 35, n° 1, l. 15.)

Tuklat-pal-Asar II (744 av. J.-C.)¹, le Tiglat-pileser de la Bible, où nous voyons un prince hétéen qui n'est plus désigné que sous le nom de « Pisiri le Gargamisien »,



 Pi - si - i - ri (alu) Gar - ga - mis - ai,

figurer dans une liste de tributaires dressée dans sa huitième campagne (736 av. J.-C.) parmi les rois des villes du bord de la mer qui payaient une redevance au prince assyrien².

Cependant, sous chaque règne, après chaque campagne, la résistance était toujours imminente. Dès que le grand envahisseur était parti, l'impôt rentrait mal; on méconnaissait la volonté d'Asur. C'était à recommencer.

L'histoire de Tuklat-pal-Asar serait une des plus intéressantes que les textes assyriens auraient pu nous faire connaître, si les monuments étaient complets. Nous savons que ce prince régna dix-huit ans, de l'an 744 à l'an 726 avant J.-C. Il fut en rapport avec deux rois de Juda, Azariah et Achaz, et trois rois d'Israël, Ménaïem, Pékah et Osée, à une époque où précisément de graves événements se passaient dans la vie du peuple juif. Ces faits sont à peine indiqués dans la Bible, et les textes assyriens auraient pu combler ces lacunes, si eux-mêmes n'avaient été intentionnellement mutilés. — Les textes de Tuklat-pal-Asar nous sont arrivés dans un état tel qu'on doit supposer qu'une grande révolution s'est accomplie à la fin de son règne. Les marbres sur lesquels son histoire était gravée ont été renversés, déplacés; et, par une profanation inouïe dans ces temps antiques, ils ont servi à la construction de nouveaux palais. S'il en était ainsi à Kalakh et à Ninive, que devait-il se passer

¹ A partir de cette époque, les dates ont une précision sur laquelle tout le monde est d'accord. — ² Voir *W. A. I.*, II, pl. 67, l. 57.

aux frontières de l'empire? Il est certain que la révolte éclatait de toute part; Kar-Kemish ne devait pas rester indifférente dans la conflagration générale.

Le successeur de Tuklat-pal-Asar, le dernier des Salman-Asar, le Salmanasar de la Bible (726-722 av. J.-C.), a dû continuer la lutte. Ce prince ne nous est connu que par le texte hébreu; nous apprenons seulement, par un abrégé de l'histoire d'Assyrie écrit sur une tablette malheureusement trop succincte, que les faits de cette époque ont été diversement racontés, suivant que le récit était rédigé par les scribes assyriens ou par ceux de Babylone; mais, dans cette divergence, comme il n'en résulte rien qui touche à l'histoire de Kar-Kemish, nous ne nous y arrêterons pas, et nous suivrons la version des rois d'Assyrie¹.

Quoi qu'il en soit, Salman-Asar monta sur le trône le 25^e jour du mois Tébet (décembre); il mourut dans la cinquième année de son règne. C'est par la Bible que nous savons seulement que les États des bords de la mer étaient révoltés et tournaient leurs espérances vers l'Égypte, en appelant l'étranger à leur secours. Le royaume d'Israël, menacé par le roi d'Assyrie, croyait trouver son salut de ce côté. Malgré les avertissements des prophètes, Osée avait envoyé des ambassadeurs vers Sébéchus, le pharaon éthiopien, pour faire alliance avec lui et résister à l'ennemi

¹ Cette importante tablette a été découverte par M. Pinches, qui s'est empressé d'en faire part au monde savant et d'en publier un résumé dans les *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique, en annonçant qu'il en publierait prochainement le texte et la traduction dans le *Journal de*

la Société asiatique de Londres. Ce qu'il a fait du reste, vol. XIX, part 4; mais il avait été devancé par un assyriologue allemand, le D^r Hugo Winckler, contre lequel il a réclamé la priorité de la découverte. A la même époque, M. Oppert donnait également une traduction de ce document².

² Voir Pinches, *The Babylonian Chronicle*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, mai 1884; — *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIX, part 1; — Hugo Winckler, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, 7 juin 1887; — Oppert, dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 24 juin 1887.

commun. Salmanasar avait mis le siège devant Samarie. Malheureusement nous ne savons rien de plus sur cette époque.

Sargon (*Sar-gina*) succéda à Salmanasar le 12^e jour du mois Tébet (décembre 721 av. J.-C.)¹. Le siège de Samarie durait depuis trois ans, lorsque Sargon, dans la première année de son règne, s'en empara. La ville fut livrée aux soldats assyriens; 27,280 habitants furent transportés sur les bords du Khabour, et il la fit occuper par des tribus arabes « dont les sages, dit-il, ne connaissaient pas le nom » (*Annales*, VII^e campagne). L'année suivante, Sargon battait Sabié (Sébéchus), le pharaon éthiopien, qui était venu porter secours aux habitants de Samarie, et poursuivait par la force la soumission des États du bord de la mer.

Pendant ce temps-là, des soulèvements avaient lieu au pays d'Akhari,

𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶, (*mat*) *A-ha-ri*,

depuis Arvad jusqu'à Gaza; on voulait sur l'Oronte, comme on l'avait tenté sur le cours supérieur de l'Euphrate, couper au vainqueur ses communications avec la capitale.

La ville de Hamath,


𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶 𐎶, (*alu*) *A-ma-at-ti*,

qui, après Kadesh, avait pu prétendre à devenir la capitale du pays des Khatti, donna le signal. La résistance avait été suscitée


¹ Le texte des inscriptions de Sargon a été publié en entier par Botta dans son grand ouvrage intitulé : *Le monument de Ninive*. — Voir, pour le texte des *Annales*, *Les inscriptions des salles*, salle XIV, n° 3, pl. 159 et suiv.; salle II, pl. 70-92. Comparez salle I, pl. 69; salle IV, pl. 93-104; salle V, pl. 105-120; salle XIII, pl. 154; salle XIV, pl. 158, 162; — et pour les tra-

ductions : — Oppert, *Les Sargonides*, extr. des *Annales de philosophie chrétienne*, 1862; *Inscription de Dour-Sarkayan*, 1870, et dans les *Records of the Past*, vol. VII, p. 21-57, 1876; — Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 158 et suiv., 1874; — D.-G. Lyon, *Keilinschrifttexte Sargon's, König von Assyrien, nach den Originalen*, etc., Leipzig, 1883.

par un certain Yaubid, qui avait usurpé le trône de Hamath et qui avait excité contre l'Assyrie les rois des villes d'Arpad,


Simirra, , (*alu*) *Ar-pad-da*,

Damas, , (*alu*) *Şi-mir-ra*,

et Samarie, , (*alu*) *Di-mas-ka*,

, (*alu*) *Şa-mi-ri-na*.


Hamath subit le sort de Samarie; la ville fut prise, les habitants furent transportés et son territoire fut occupé par 63,000 Assyriens. Yaubid s'était réfugié dans la ville de Kharkhar,

, (*alu*) *Kar-ka-ri*,

qui fut prise à son tour, et sur ses ruines Sargon éleva une ville nouvelle qu'il nomma Kar-Sarkin. Quant au malheureux prince, il fut écorché vif par ordre de Sargon. On peut voir encore aujourd'hui l'image de son supplice sculptée sur les bas-reliefs de Khorsabad¹.

Cependant Kar-Kemish n'avait pas été atteinte; elle attendait une occasion favorable pour se soulever: c'était courir à sa perte. Pisisis, que nous avons vu, vingt ans auparavant, sous le règne de Tuklat-pal-Asar (736 av. J.-C.), payer le tribut sans résistance, se mit à la tête du mouvement. Sa défaite amena la capitulation de Kar-Kemish, le dernier rempart de la puissance hétéenne.

Voici d'abord comment Sargon annonce cette victoire:


Na - bi - (alu) Gar - ga - mis (mat) Ha - at - te lim - ni

¹ Voir Botta, *Le monument de Ninive*, salle XIII, pl. 120, n° 25.

sa Pi - (iš) - ši - i - ri da - gil pa - ni - su - nu

da - bi - ib za - rar - te ik - su - da rabutav kat - šu.

(Sargon, *Cylindre, W. A. L.*, I, pl. 36, l. 26.)

« Je me suis emparé de la ville perfide de Gargamis au pays des Khatti, et, par ma main puissante, j'ai atteint son roi, Pisiri, qui avait tramé une conspiration contre moi. »

Voici maintenant les détails de ce dernier épisode de la résistance de Kar-Kemish; nous l'empruntons au récit des *Annales* :

I - na V^e pali - ya Pi - ši - i - ri (alu)

Gar - ga - mis - ai i - na a - di - e ilani rabuti

ih - di - i - va a - na Mi - ta - a sar mat

Mu - us - ki zi - ra - a - ti (mat) As - sur (ki)

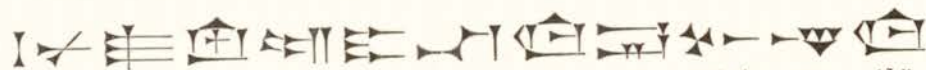
is - tap - par a - na (ilu) As - sur Bel - ya ka - a - ti

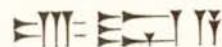
as - si - va sa - a - su ga - a - du - su ka - nu

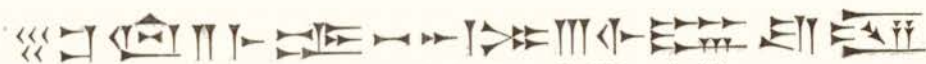
u - ši - za - su - nu - ti - va ħurašu kašpa


it - ti gar-su hekal - su au (alu) Gar - ga - mis - ai

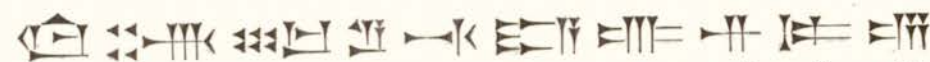

istin hi - id - di - sa it - ti - su it - ti gar - ga -

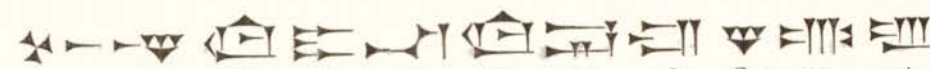

su-nu as - lu - lav i - na ki - rib (mat) As - sur (ki)


u - ra - a



50 narkabani 200 bat-ḥal - lav 3,000 (nisi) zu - az


niri i - na lib - bi - su - nu ak - şur - va i - na


ki - şir sar - ru - ti - ya u - rad - di nisi


mat As - sur - (ki) i - na ki - rib alu Gar - ga - mis


u - se - sib - va


ni - ir (ilu) As - sur Bel - ya e - mid - su - nu - ti.

(Sargon, Annales, salle XIV, X.)

« Dans ma cinquième campagne, Pisiri de la ville de Gargamis (le Gargamisien) se révolta contre les Grands-Dieux. Il avait envoyé vers Mita du pays de Muski des messages hostiles au pays d'Assur. Il avait pris l'offensive; mais j'ai élevé mes

main vers Asur, mon Seigneur, et je l'ai fait sortir de sa ville; j'ai mis la main sur sa personne et je l'ai fait jeter dans les fers. Je me suis emparé de l'argent et de l'or de son palais; j'ai transporté avec lui, au pays d'Assur, les habitants de Gargamis qui étaient rebelles, ainsi que leurs richesses. J'ai prélevé sur eux 50 chars, 200 cavaliers, 3,000 hommes, les *zu-az* de mes pieds (?); je les ai annexés à mon royaume. J'ai fait demeurer des gens du pays d'Assur dans la ville de Gargamis et je les ai placés sous la domination d'Assur, mon Seigneur. »

Après ce dernier échec, il ne devait rien rester de la puissance hétéenne. Les habitants de la ville rebelle allèrent rejoindre, en Assyrie, les captifs de toutes les villes conquises et se fondre dans les différentes parties de l'empire assyrien, tandis que, par un échange calculé, Sargon appelait d'autres exilés de l'Arménie et des pays lointains pour repeupler la ville. Quant au pays de Kar-Kemish, ce n'était plus qu'une province assyrienne.

Cette victoire eut un grand retentissement dans les États du bord de la mer. On en trouve l'écho dans la bouche des Prophètes. Isaïe glorifie les Assyriens (Isa., x, 9) d'avoir soumis Kalané comme Kar-Kemish, Hamath comme Arpad, Samarie comme Damas; leur puissance menace le royaume de Juda. — Nous rencontrons pour la dernière fois dans la Bible le nom de Kar-Kemish dans les paroles que le prophète Jérémie prononce (J. XLVI, 2) contre les nations liguées, c'est-à-dire contre l'Égypte, contre le pharaon Nécho, roi d'Égypte, qui s'était avancé jusqu'à Kar-Kemish sur l'Euphrate et dont l'armée fut détruite par Nabuchodonosor dans la quatrième année de Joachim, fils de Josias, roi de Juda. C'était le prélude de la prise de Jérusalem.

IV

Cependant Sargon n'avait pas détruit Kar-Kemish; il avait compris l'importance de sa situation, et après y avoir appelé des étrangers pour la repeupler, il y avait même construit une demeure. On a trouvé dans le tumulus de Jérablus des briques estampées à son nom, ce qui en atteste l'existence.

Kar-Kemish était donc restée non seulement une cité importante à cause de la position stratégique qu'elle occupait sur l'Euphrate, mais encore à cause de sa situation commerciale qui en faisait une ville de transit. C'était le rendez-vous du trafic de l'intérieur; sa *monnaie* avait une marque spéciale certifiée par le souverain, pour la faire entrer dans les transactions avec une valeur légale. Je me sers évidemment ici d'expressions toutes modernes, mais qui répondent exactement aux exigences du commerce d'alors.

La monnaie proprement dite était sans doute inconnue à l'époque de la prospérité de Kar-Kemish; les échanges avaient lieu d'après un poids déterminé d'or, d'argent ou de bronze. Il y avait, pour constater ces pesées, le *talent* et la *mine*, avec leurs divisions ou leurs multiples¹. Le talent était l'unité la plus considérable, celle qui était surtout en usage dans l'évaluation des tributs imposés aux peuples vaincus. La mine paraissait plutôt réservée aux transactions commerciales. C'était l'unité la plus fréquente, l'unité de compte dont on se servait dans les contrats d'intérêt privé².

¹ Le talent répond au poids de 30 kilogrammes environ, et la mine, à celui de 500 grammes.

² Voir Oppert, *L'étalon des mesures assyriennes*, p. 73, Paris, 1875; — Oppert et

Menant, *Documents juridiques*, p. 345, Paris, 1877; — Vasquez Queipo, *Essai sur le système métrique et monétaire des anciens peuples*, t. II, n° 564 et suiv.; — Aurès, *Essai sur le système métrique assyrien. Passim.*

On a pu vérifier l'importance pondérale actuelle de quelques-uns des poids qui sont parvenus jusqu'à nous avec l'indication de leur valeur antique¹. Malgré cela, toutes les difficultés qu'on rencontre pour fixer l'évaluation des mesures du système métrique assyro-chaldéen ne sont pas encore surmontées. Cela tient au défaut d'homogénéité. Chaque ville avait un *étalon* particulier, de sorte qu'il y avait une différence, comme de nos jours, d'un lieu à un autre, et cette différence influait sur la valeur des échanges. On distinguait ainsi : la mine du roi, la mine du pays, la mine noire, la mine blanche, la mine forte, la mine faible et enfin la mine de Kar-Kemish. Cette dernière appellation figure dans plusieurs contrats d'intérêt privé du règne d'Asur-bani-pal² et nous prouve l'importance commerciale de cette cité.

Kar-Kemish avait un autre titre à la célébrité. C'était, en effet, ainsi que nous l'avons dit, une ville sainte, une ville de refuge. Ce caractère était commun à certaines villes de la Syrie et de la Palestine qui ont disparu, mais dont la tradition s'est perpétuée. Ce droit existait encore sous la domination romaine. Lorsque Kar-Kemish fut abandonnée, lorsque le temple de la ville sainte tomba en ruine, Lucien nous dit que Stratonice, épouse d'Antiochus, ordonna de le rebâtir. C'est alors qu'il fut reporté plus au sud, à Mabog ou Membig qui, sous le nom de Hiérapolis, usurpa les titres de la ville sainte, et les fidèles y accoururent. — Avec l'introduction du christianisme en Syrie,

¹ Ces poids affectent différentes formes; les uns, en bronze, celle d'un *lion*; les autres, en pierre, celle d'un *canard*; d'autres, celles d'une *pyramide quadrangulaire* ou d'un *fuseau*. — Voir Layard, *Discoveries*, p. 600. — Un poids en stéatite conservé aujourd'hui dans la collection de

M. de Clercq porte la mention de sa valeur certifiée par le souverain : « une demi-mine de la ville de Ur », et pèse dans son état actuel 248 grammes. — Voir *Catalogue*, etc., t. II, pl. 1, n° 3 et page 74.

² Voir *W. A. I*, III, pl. 47, n° 49 et suiv.

le grand temple de Mabog tomba en ruine à son tour, et rien ne vint plus rappeler l'existence de l'antique Kar-Kemish.

DOCUMENTS HÉTÉENS.

Les documents qu'il nous reste à consulter sont de deux sortes : nous avons des bas-reliefs et des inscriptions. — Voyons, d'abord, ce qui doit nous intéresser dans les premiers monuments.

Nous avons indiqué, à plusieurs reprises, le caractère sacré de Kar-Kemish, sans qu'il soit possible de préciser la nature du culte qu'on y professait ni la disposition de son sanctuaire. Lucien nous fait connaître le temple de Hiérapolis; il décrit même les cérémonies qu'on y pratiquait. On y adorait Cybèle, la mère des dieux, l'épouse du dieu Samdan qu'on identifie avec d'autres divinités, notamment avec le Samas assyrien, et on le confond avec le Soleil que les anciens nomment Zeus, Jupiter ou Apollon. C'est en les altérant encore que Lucien nous a conservé les détails des derniers travestissements du culte qu'on rendait à la grande déesse syrienne et la description du temple qui lui était consacré.

Il faut avoir d'autant moins confiance dans les récits de Lucien, que nous connaissons des monuments hétéens dont la disposition, mieux que la description de l'historiographe, peut nous renseigner aujourd'hui. Ce sont, d'abord, ceux que les fouilles de Henderson ont fait sortir du tumulus de Jérablus, et qui révèlent l'existence de la ville antique avec ses remparts, ses portes, son palais ou son temple. Ce dernier monument, dont on n'a encore dégagé qu'une partie, contenait une chambre en forme de vaste corridor semblable aux salles des palais de Ninive. Les murs formés de grandes plaques de grès sculptés représentaient des suites de personnages, des scènes religieuses,

parmi lesquelles on remarquait une prêtresse adorant une divinité féminine coiffée de la tiare conique, mais nue, avec des ailes derrière les épaules, et les mains ramenées sur la poitrine, dans la pose des statuettes chaldéennes.

Parmi les débris qui sont parvenus au Musée Britannique, nous devons particulièrement signaler un fragment de quatre pieds de hauteur provenant d'une colonne monolithe semi-cylindrique sur la surface convexe de laquelle on voit une longue inscription en caractères hétéens¹, tandis que la partie plane est ornée d'un bas-relief représentant un personnage de face. La partie supérieure du corps manque ainsi que les premières lignes de l'inscription; mais au costume de ce personnage on reconnaît un roi, dont l'inscription fera connaître un jour l'histoire.

L'ensemble de la décoration de ce palais n'est pas complet, mais la disposition qu'on entrevoit, la manière dont les sujets sont exécutés font immédiatement songer aux ruines de Yasili-Kaïa dont Texier a donné les premières descriptions et qui ont été plus tard si bien appréciées par M. G. Perrot². — Ce monument, situé non loin de Boghaz-Keui en Galatie, se compose d'un vaste sanctuaire à ciel ouvert, pratiqué dans un massif de rochers couverts de sculptures qui ornent les parois d'une salle à peu près rectangulaire et semblent représenter la rencontre de deux cortèges. Deux processions parallèles, partant de l'entrée, se développent, en effet, l'une sur la paroi gauche, l'autre sur la droite : d'un côté, des dieux et leurs ministres; de l'autre, des déesses et leur suite. A mesure que les processions s'avancent, les personnages vont grandissant, jusqu'au

¹ Voir W. Wright, *The Empire of the Hittites*, pl. X et XX-2, et H. Rylands, *The inscribed stones*, etc., dans les *Transac-*

tions of S. B. A., vol. VII, pl. III. J. III.

² Voir G. Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie*, pl. XLV.

point de rencontre, où nous voyons, à droite, un dieu porté sur la tête inclinée de deux personnages, et, devant lui, une déesse debout sur un lion qui semble lui-même marcher sur le sommet des montagnes.



Bas-relief de Yasili-Kaia¹.

Quel est ce dieu? Quelle est cette déesse? Quelles sont ces deux divinités qui se présentent ainsi à la tête du Panthéon hétéen? — M. Perrot a pensé avec raison que, pour expliquer l'ensemble de ces représentations, on devait rechercher l'idée religieuse du peuple qui avait sculpté ces bas-reliefs², et il poursuit ainsi le développement de sa pensée.



«Quant à l'idée mère, dit-il, il est facile de l'entrevoir; c'est l'adoration d'un de ces couples divins, Baal et Astarté, Tammouz et Baaltis, Sandon et Mylitta, Reshep et Anaït, ou, comme disent les Grecs, Adonis et Aphrodite, Atys et Cybèle, couples en qui se décompose dans les religions antiques l'unité du Dieu suprême³.»

¹ Cette vignette a été dessinée d'après Perrot, *Histoire de l'Art*, et fournie par l'auteur.

² G. Perrot, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 646.

³ Id., *ibid.*, p. 650.

On comprend aisément que le culte des divinités orientales, sous ses différentes formes, a passé en Grèce et a fait oublier le dieu hétéen et la déesse sa compagne. Le fond de cette interprétation est donc juste, mais rien ne pouvait alors renseigner l'explorateur de ce sanctuaire sur le nom même des divinités hétéennes sculptées sur ces roches aujourd'hui désertes; aussi ces désignations conventionnelles étaient bien vagues. Toutefois la science fait chaque jour des progrès, et nous pouvons commencer à nous demander utilement aujourd'hui les noms que portent quelques-unes de ces divinités dans le Panthéon hétéen. Nous avons des renseignements que les Grecs ne nous avaient pas transmis.

Quelques-uns des personnages du sanctuaire de Yasili-Kaïa portent à la main des objets qu'on a pris d'abord pour des ornements; ainsi le dieu qui marche en tête du cortège semble tenir une fleur  (*supra*, p. 256). Or M. Sayce a prouvé que ces images, conformes aux exigences de l'écriture hétéenne, n'étaient autres que l'expression graphique du nom de ces divinités et qu'un signe particulier  servait à les désigner¹. Jusqu'ici ces noms sont encore inexpliqués. Nous essayerons de lire ou au moins de comprendre l'un d'eux.

Voyons donc ce que l'étude des inscriptions hétéennes va nous permettre à ce sujet. Ces inscriptions ont été recueillies et publiées avec beaucoup de soin par M. Rylands et par M. W. Wright²; elles sont donc désormais d'un accès facile, on peut les consulter.

Les études hétéennes sont de date trop récente pour me dispenser de rappeler ici la nature de ces inscriptions et les

¹ Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the S. B. A.*, t. VII, 1880-1882, p. 255.

² Voir Rylands dans les *Transactions of the S. B. A.*, t. VII, 1880-1882, et W. Wright, *The Empire of the Hittites*.

résultats du déchiffrement auquel on s'est livré, afin de prouver que les ruines de Jérablus sont bien les restes de l'antique Kar-Kemish.

C'est M. Sayce qui a entrepris, l'un des premiers, les pénibles travaux de l'interprétation des textes hétéens et qui a réussi à fixer des points qu'un examen sérieux permet de regarder comme désormais acquis à la science¹.

On sait que les inscriptions hétéennes se présentent sous un aspect étrange. Ce sont de véritables hiéroglyphes qui, le plus souvent, se détachent en relief sur les monuments. L'objet qui a donné naissance au hiéroglyphe a quelquefois perdu sa forme primitive et n'apparaît plus alors que comme un signe conventionnel. Quelques valeurs ont été déjà déterminées. Je ne les discuterai point ici et je ne m'appuierai que sur celles que je considère comme acquises, après les avoir contrôlées moi-même². Si, allant au delà, je me permets à mon tour de proposer de nouvelles valeurs, je conçois, d'avance, la réserve avec laquelle on devra les accepter, et je suis le premier à appeler le contrôle qui les ferait sortir du domaine de l'hypothèse.

Le point de départ de toute tentative de lecture repose sur l'étude d'un monument connu sous le nom de *Sceau de Tarkon-démos*. Il présente une inscription en caractères cunéiformes faciles à comprendre, à côté d'une inscription hétéenne dont elle est la traduction. Ce document a été consciencieusement analysé par différents savants, de sorte que l'interprétation en est désormais fixée; elle nous fait connaître le rôle et la valeur de quelques signes sur lesquels je vais précisément m'appuyer.

¹ Sayce, *The monuments of the Hittites*, dans les *Trans. of the S. B. A.*, t. VII, p. 255.

² Voir mes *Études hétéennes*, dans le

Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes, t. XIII, p. 26 et suiv.




L'inscription en caractères cunéiformes peut se traduire ainsi sans préjuger l'idiome dans lequel elle est conçue :




Il en est de même de l'inscription hétéenne qui lui correspond :



La comparaison des textes permet de dégager : d'abord, la valeur de deux signes idéographiques qui répondent aux idées de *roi* et de *pays*, — et ensuite celle de quatre signes qui répondent phonétiquement aux expressions *Tarku*, — *dimme*, — *er* et — *me*. Nous savons ainsi que certains signes de l'écriture hétéenne ont une valeur idéographique, d'autres une valeur phonétique; et dès lors que ces textes doivent présenter, pour la lecture, tous les phénomènes propres aux hiéroglyphes égyptiens et aux cunéiformes assyriens. Ajoutons que cette écriture est tracée dans le genre boustrophédon, et nous serons au courant des principes généraux de la lecture de ces bizarres inscriptions.

Une des propriétés de l'écriture idéographique est de faire comprendre un texte, avant même de connaître la langue dans laquelle il est écrit. On conçoit maintenant que les idées représentées par les signes idéographiques  « roi »,  « pays », ont permis immédiatement de dégager le sens de certains passages des inscriptions, auxquels nous allons maintenant en faire l'application. En examinant les signes qui répondent au nom de Tarkon-dêmos, nous voyons que le premier élément est exprimé par une tête d'animal . C'est le symbole du


dieu Tarku, une divinité hétéenne adorée dans plusieurs endroits, particulièrement en Cilicie. Son nom entre dans la formation d'un certain nombre de noms propres, tels que ceux de Tarku-lara, roi de Gamgum, Tarku-nazi, roi de Milidis; d'autres noms de divinité entrent dans la composition des noms propres de certaines localités tels que Kar-Shoua, Kar-Khalli. Nous voyons ainsi que les noms propres hétéens sont formés à la manière de certains noms orientaux, avec le nom d'une divinité accompagné d'un qualificatif quelconque. Notons toutefois que le signe abstrait  qui précède ordinairement le nom de la divinité peut disparaître, quand il entre dans la composition d'un nom propre¹.

C'est avec ces éléments, si limités qu'ils soient, que nous allons essayer de lire le nom de Kar-Kemish dans les inscriptions de Jérablus. Cette démonstration va résulter : d'abord de la comparaison de deux passages tirés, l'un des inscriptions de Hamah, l'autre de celles de Jérablus, — et ensuite du rapprochement de certains signes des inscriptions de Jérablus avec les symboles qui figurent aux mains des divinités hétéennes, les mêmes signes se retrouvant à la fois précisément dans le nom du dieu de Yasili-Kaïa et dans celui de Kar-Kemish.




Les inscriptions de Hamah et de Jérablus sont rédigées d'après une formule fréquente dans les textes lapidaires. Cette formule renferme le nom d'un roi, ses titres, sa filiation, le nom de la ville et du pays dont il se dit roi.

M. Sayce a constaté que la plus longue inscription de Jérablus, celle qui est écrite précisément sur la colonne du temple en ruine, appartient à un roi dont le nom est indiqué par le

¹ Voir Sayce, *The Hittite Inscriptions*, dans Wright, *The Empire of the Hittites*, 2^e éd., p. 189.

signe royal  et qui apparaît plusieurs fois dans ces textes; ce roi mentionne le nom de son père et de son grand-père. — On peut conclure, dès lors, que la ville où ces textes ont été écrits, et dont le tumulus de Jérablus cache les ruines, était le siège d'une dynastie puissante. Il en est de même des inscriptions de Hamah dans lesquelles on trouve des indications analogues, qui prouvent que l'antique Hamath fut une capitale, et que ses rois écrivaient également leur généalogie sur les monuments de leur cité. Il est bon de remarquer que l'empire hétéen était formé d'une confédération de petits États dont chaque ville importante était la capitale; de sorte qu'il y avait, par exemple, des rois de Hamath comme il y avait des rois de Kar-Kemish. — Il en résulte que le nom général de *Khattu*, qui s'applique à toute la contrée dont ces princes étaient rois, doit figurer dans toutes leurs inscriptions, mais que le nom particulier de chaque ville sera différent suivant les localités; et alors le nom de Hamath devra se trouver dans les inscriptions de Hamah et celui de Kar-Kemish dans les inscriptions de Jérablus, si le tumulus de Jérablus en cache les ruines.

Voyons sous quelle forme on rencontre le nom des Khatti dans les inscriptions de ces deux localités ¹.

Le nom des Khatti est exprimé à Hamah par le signe  dans trois inscriptions ² et par le signe  dans une quatrième ³. Retenons dès maintenant cette variante, parce que le signe 

¹ La valeur de tous ces signes est suffisamment démontrée pour que nous n'ayons pas à la justifier. Rappelons toutefois ici que le syllabaire hétéen comprend, comme le syllabaire assyrien, des voyelles, des syllabes simples formées d'une voyelle et d'une consonne ou d'une consonne et d'une voyelle dont la vocalisation est moins ri-

goureuse, et, enfin, des syllabes complexes qui s'expliquent par leur décomposition en syllabes simples.

² Voir Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Trans. of the Society of Bibl. Arch.*, vol. VII, 1882, p. 248 et suiv.

³ Voir Sayce, dans Wright, *The Empire of the Hittites*, p. 177.

est précisément celui qu'on trouve dans les inscriptions de Jérablus pour répondre à la même idée. Ajoutons que les noms de pays se présentent parfois, sans être précédés du signe indicatif Δ ; mais alors ils sont suivis d'un complément phonétique qui exprime la désinence ethnique \uparrow *kus*, de telle sorte qu'on trouve, comme en assyrien, des expressions de la nature de celles-ci : *l'Hamathéen, l'Hétééen, le Gargamisien*. Nous allons en avoir la preuve, en comparant les différentes formes du nom des Khatti qui est d'abord exprimé idéographiquement par les signes 𐎧 , ou 𐎧𐎠𐎠 , qui ont l'un et l'autre la valeur de *Khattu*; puis avec les compléments phonétiques qu'ils comportent suivant leur rôle dans la phrase, c'est-à-dire avec le complément phonétique 𐎧 *tu* et les flexions 𐎠𐎠 *us, es* ou *is*, pour le nominatif, \uparrow 𐎠𐎠 *si-is*, ou 𐎠𐎠𐎠 *sis*, pour les cas obliques, et enfin \uparrow *kus* pour l'ethnique, ainsi que nous pouvons l'indiquer par la comparaison des différents passages que l'on rencontre dans les textes¹.

Nous lisons donc, dans les trois premières inscriptions de Hamah, le nom de *Khattu* exprimé par l'idéogramme et son complément phonétique *tu*, avec la désinence du cas oblique écrit en syllabes simples *si-is* :

𐎧 𐎧 \uparrow 𐎠𐎠 (*Inscript. H. 1*),
Khattu-(tu)-si-is,



puis avec le signe de la syllabe complexe *sis* :



𐎧 𐎧 𐎠𐎠𐎠 (*Ibid. H. II*),
Khattu-(tu)-sis,

¹ Nous avons suivi pour la désignation des inscriptions hétéennes le monogramme adopté par Wright : — J. pour les inscrip-

tions de Jérablus, — et H. pour celles de Hamah, avec le numéro de l'inscription. Voir *The Empire of the Hittites*, p. 139.




enfin avec l'idéogramme seul suivi de la syllabe complexe :

  (*ibid.* H. III),
Khattu - sis.



Nous avons dit que le signe  est remplacé dans l'inscription H. IV, l. 3, par celui-ci . On le trouve également avec le complément phonétique de l'idéogramme :

  (*Inscript.* H. IV, l. 3),
Khattu - (tu).



Ailleurs, au cas oblique, avec la voyelle de prolongation de l'idéogramme et la terminaison casuelle exprimée par le signe de la syllabe complexe :

   (*ibid.*, l. 2),
Khattu - (u) - sis.

A Jérablus, le nom du pays des *Khatti* est écrit avec le même idéogramme et la terminaison *us* ou *es* propre au nominatif :

  (*Inscript.* J. I et II),
Khattu - us.

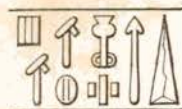
et aussi avec l'idéogramme seul et la terminaison de l'ethnique :

  (*ibid.* J. III, l. 3),
Khattu - kus.

Il est donc évident que le nom des *Khatti* est rendu à Hamah et à Jérablus par le même signe idéographique suivi de compléments phonétiques différents, suivant le rôle que le sens de la phrase lui impose.

Quant au nom de Hamath, il est exprimé idéographiquement, à Hamah, par le signe 𐎲 ou 𐎳 , suivi des compléments phonétiques qui lui conviennent; mais nous n'avons plus à nous en occuper. — Cherchons maintenant le nom de Kar-Kemish dans les inscriptions de Jérablus. Nous allons le trouver immédiatement dans un passage, dont le sens n'est pas douteux, et où le nom de *Khattu* est joint à celui d'une localité qui n'est plus Hamath.

Le prince dont le nom se trouve au commencement de l'inscription gravée sur la colonne du temple de Jérablus, et marquée J. III, après avoir énuméré ses titres et relaté sa filiation, se dit roi d'une cité, dont il faut dégager le nom, et du pays des Khatti dont nous connaissons déjà la forme hétéenne. Ce passage se présente ainsi, ligne 3 :



Si nous développons les caractères qui, se trouvant dans une ligne impaire, doivent se lire de droite à gauche, et que nous les disposons de gauche à droite pour la commodité de la transcription, en y ajoutant les valeurs déjà connues, nous lirons provisoirement :


Roi de x - y - e - kus et de Khattu-kus,

c'est-à-dire Roi de la localité dont le nom est à déterminer et Roi des Khatti.

Dans ce passage, qu'y a-t-il, en effet, de certain? — D'abord le signe royal 𐎲 . — Puis nous trouvons deux signes encore

inconnus \uparrow 𐎗 , qui représentent la capitale dont nous cherchons le nom. — Ils sont suivis d'une voyelle, 𐎗𐎗 *a* ou *e*, qui peut être exprimée ou sous-entendue, mais qui relie euphoniqnement au suivant la consonne exprimée par le signe précédent. — Nous avons ensuite le signe \uparrow *kus* qui caractérise l'ethnique. — Nous trouvons encore la conjonction 𐎗𐎗 dont nous ignorons l'articulation hétéenne; — puis le nom des Khatti avec son complément ethnique, *Khattu-kus*, « les Hétéens. » — Il ne reste plus à expliquer que les deux signes \uparrow 𐎗 , qui renferment évidemment le nom de la localité particulière dont le personnage précédemment nommé se dit roi.

Nous avons déduit la place de ce nom, sans nous préoccuper de l'articulation qu'il doit nous donner; mais, d'un autre côté, nous avons prouvé que la ville cachée dans les ruines de Jérablus était la capitale hétéenne conquise par Sargon. Nous avons établi, par la Bible, de même que par les inscriptions de l'Égypte et de l'Assyrie, que cette ville portait le nom de Kar-Kemish; nous ne pouvons donc pas appeler d'un autre nom celle qui est exprimée dans les inscriptions de Jérablus par les deux signes \uparrow 𐎗 et dont le prince hétéen, qui a gravé cette inscription, faisait sa capitale.

Que nous manque-t-il pour les articuler, sinon d'établir la valeur de ces deux caractères? — Ils peuvent renfermer une expression idéographique ou une expression phonétique; dans tous les cas, s'il s'agit de Kar-Kemish, ils doivent répondre aux articulations qui sont données par la Bible et par les inscriptions de l'Égypte et de l'Assyrie. — Remarquons maintenant que deux signes ne suffisent pas pour exprimer phonétiquement le nom de Kar-Kemish; il faut donc admettre qu'il s'agit ici d'un complexe idéographique dans lequel l'un des signes, \uparrow , aurait

la valeur de *Kar*, et l'autre, ק , celle de *Kemish*? — Voyons si nous pouvons justifier ces hypothèses.

Les étymologies qu'on a proposées jusqu'ici du nom de *Kar-Kemish* s'appuyaient nécessairement sur les transcriptions conservées par la Bible ou par les Grecs. Nous pouvons affirmer qu'elles ont transmis ce nom dans sa forme phonétique. Évidemment; car elles donnent précisément les articulations qui frappaient les oreilles des étrangers, Juifs, Égyptiens, Assyriens, qui nous les ont transmises, et qui ne les ont altérées que dans la transcription des gutturales.

C'est donc un nom hétéen? — à moins qu'il n'ait été accepté comme tel par les Hétéens, au moment où ils se sont établis dans la contrée.

Ne cherchons pas à expliquer ce nom par les langues ariennes. On l'a tenté inutilement¹; car il est constant que les Ariens ne se sont jamais avancés sur le cours supérieur de l'Euphrate avant l'invasion des Scythes, et le nom de *Kar-Kemish* était depuis longtemps acquis à la localité qui nous occupe.

Le caractère de la langue hétéenne est sans doute encore indéterminé. Si la nature et la position des suffixes qu'on a déjà dégagés permettent de dire, d'après ces flexions, que l'idiome hétéen ne saurait appartenir aux langues sémitiques, il n'en est pas moins certain que des noms propres, soit d'hommes, soit de localités, qui sont consignés dans les textes antiques, présentent souvent une apparence sémitique très caractérisée. Il me suffit de rappeler les noms propres hétéens rapportés dans la Bible et dans les inscriptions de l'Égypte et de l'Assyrie²,

¹ C'est le D^r Hincks qui lui avait attribué cette origine arienne.

² Voir la liste des noms propres hé-

téens relevés par Sayce dans les *Transactions of the Society of Bibl. Arch.*, vol. VII, p. 288 et suiv., 1882.

pour être convaincu qu'on est autorisé à expliquer le nom de Kar-Kemish par une forme sémitique.

Écartons, d'abord, l'hypothèse d'une origine araméenne qui donnerait pour premier élément le mot כַּרְכָּא, et qui conduirait à une lecture *Karka-Kemish* que les transcriptions étrangères ne justifieraient pas. — Il faut accepter, au moins comme très probable, l'étymologie hébraïque déjà proposée¹, d'après la transcription biblique, et qui trouve dans le nom de Kar-Kemish, כַּרְכִּישׁ, les deux mots suivants : *Kar* et *Kemish*. Ce qui donne dès lors, pour premier élément, כַּרְה, *Arx*, *Oppidum*, *Munimentum*, et pour second élément כִּישׁ, *Kemish*, c'est-à-dire le nom du dieu *Kamosh*. Cette étymologie n'est pas repoussée par les transcriptions égyptiennes; mais il y a plus, elle est précisément confirmée par la transcription assyrienne²:

כַּרְכִּישׁ = כַּרְכִּישׁ = כַּרְכִּישׁ.



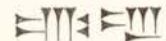

C'est en vain qu'on voudrait établir une équivoque résultant de la valeur des signes polyphones. Il ne faut pas songer à la lecture *Garga-mis* qu'on rapprocherait d'un mot כַּרְגָּא? — Il faut également écarter la lecture *Sa-ga-mis* que rien ne pourrait expliquer³. — La transcription qu'on rencontre dans l'inscription de Tuklat-pal-Asar (*supra.*, p. 216) commande les autres, et suffit pour faire comprendre le nom de *Kar-Kemish* sous sa forme véritable. C'est elle qui prouve que ce nom est réellement composé des deux éléments *Kar* et *Kamish* si bien expliqués par le lexique hébraïque.

Appliquons maintenant ces observations aux textes hétéens.

¹ Voir Gesenius, *Thesaurus*, etc., t. II, p. 712, v° כַּרְכִּישׁ.

² Voir Norris, *Assyrian Dictionary*, part II, p. 595 et suiv.

³ Nous ne mentionnerions pas cette lecture si elle n'avait été proposée par M. Oppert, lorsque nous avons lu ce passage de notre mémoire (6 juin 1890).

Le premier élément, exprimé en assyrien par le signe idéographique , *Kar*¹, est rendu en hétéen par le signe . — Le second est exprimé, en assyrien, par le groupe phonétique  *Ga-mis*, ou *Ka-mish*, et en hétéen, par le signe  qui, phonétiquement, répond à la transcription *Kamish*, et, idéographiquement, au nom divin de *Kamosh*. — Le nom de *Kar-Kemish* se trouve donc formé en hétéen comme beaucoup de noms sémitiques, et notamment comme les noms assyriens *Kar-Nabu*, *Kar-Sin*, *Kar-Istar* et autres de même nature, fréquents dans les textes.

Kamosh n'est pas une divinité particulière au pays de Moab. Salomon en introduisit le culte en Israël et lui éleva un autel (I. Rois, XI, 7) qui fut détruit par Josias (II. Rois, XXIII, 13). On en trouve le nom, non seulement dans l'inscription de Mésa, mais encore sur des monuments phéniciens² et assyriens³. N'oublions pas, d'ailleurs, que le culte de *Kamosh* était très répandu sur la côte de Syrie et dans l'Asie Mineure. Il y avait des *Kamosh* comme des *Baal* en Phénicie, et des *Soutekh*, à une époque, au pays hétéen; car le culte de ces grandes divinités changeait de nom suivant le sort des combats. Au moment où *Kadesh* était la capitale de l'empire, *Soutekh* était le dieu qu'on invoquait⁴; lorsque *Kar-Kemish* devint à son tour une capitale, *Kamosh* fut la grande divinité hétéenne; enfin, lorsque l'empire hétéen disparut, les grands dieux hétéens furent ap-

¹ M. Tyler a déjà rapproché le *Kar* assyrien du *Kir* biblique, v. g., dans *Kir-Moab*. (comp. *Kir-hérès*, etc. Isaï, xv, 1 et xvi, 7, 11).

² Voir le nom de *Kamosiekh* sur une pierre gravée de la collection de Clercq, dans de Vogüé, *Mélanges d'arch. orient.*, extrait du *Journal asiatique*, 1867, p. 49.

— M. A. Lévy, *Siegel und Gemmen*, p. 43.



³ Voir le nom de *Kamusu-nat-bi* dans l'inscription de Sennacherib. *W. A. I.*, I, pl. 37-42, col. II, ligne 53.

⁴ Voir la liste des localités qui sont placées sous l'invocation du dieu *Soutekh* dans le protocole du traité conclu entre Ramsès III et Khéta-Sira.

pelés Zeus, Jupiter ou Apollon. Il n'est pas téméraire d'admettre que le culte de Kamosh a été également adopté par les habitants du cours supérieur de l'Euphrate.

Il nous reste à rechercher si le dieu dont le symbole se trouve dans le nom de Kar-Kemish figure également dans le panthéon hétéen ?

Nous connaissons sans doute bien peu de divinités hétéennes; cependant cela suffit pour nous guider dans cette investigation. Le dieu de Kar-Kemish ne peut être *Tarku*, dont nous avons indiqué le nom et le symbole (*supra*, p. 259); il ne peut être *Soutekh*, dont nous connaissons l'expression phonétique qui n'entre pas dans la formation du nom de Kar-Kemish; mais si nous trouvons l'expression idéographique du dieu *Kamosh* dans le nom de Kar-Kemish à Jérablus, et son symbole dans le cortège divin qui figure dans le temple de Yasili-Kaïa, où l'artiste semble avoir réuni dans une cérémonie commune les principales divinités du panthéon hétéen, Kamosh sera certainement une divinité hétéenne et la démonstration sera complète.

Rappelons-nous le symbole qui est aux mains de la divinité qui marche à la tête du cortège divin (*supra*, p. 256-257)¹. Il est facile d'y reconnaître celui du dieu de Kar-Kemish. Si nous rapprochons, en effet, le signe graphique  qui figure dans le nom de Kar-Kemish, à Jérablus, du symbole du dieu de Yasili-Kaïa , on est frappé de leur ressemblance et bientôt de leur identité, en tenant compte surtout des variétés que présente l'écriture hétéenne dans l'exécution des signes d'une même localité et des exigences de la gravure. Le détail de la fleur

¹ Voir Texier, *Description de l'Asie Mineure faite par ordre du gouvernement*, de 1832 à 1837, vol. I, pl. 75-79, 1839-1849; — G. Perrot, *Exploration arch.* de la Bithynie et de la Galatie, pl. XLV, 1862; — Sayce, *The monuments of the Hittites*, dans les *Trans. of the Society of Bibl. Arch.*, vol. VII, p. 250, 1882.

sculptée sur un bas-relief de deux mètres de hauteur disparaît dans un signe graphique de quelques centimètres au plus. La seule différence que nous pourrions relever, c'est que l'indicatif abstrait des noms divins (Ⓞ) se présente comme préfixe à Yasili-Kaïa, et comme affixe dans l'inscription de Jérablus.

Nous avons donc ainsi : d'une part, l'expression phonétique du nom divin dans les transcriptions du nom de Kar-Kemish telles qu'elles nous sont conservées par la Bible et les inscriptions de l'Égypte et de l'Assyrie; — et, d'un autre côté, son expression idéographique, telle qu'elle est représentée dans les textes de Jérablus et sur les rochers de Yasili-Kaïa¹.

Il ne peut donc plus y avoir d'incertitude sur la position de la dernière capitale de l'empire hétéen, dont le nom est écrit sur les ruines de Jérablus non loin du confluent de l'Euphrate et du Sajour, et que tous les documents appellent du nom de Kar-Kemish.

Un dernier mot maintenant.

Que reste-t-il des vieilles cités hétéennes dont nous avons cherché la place?

Le petit village de Jérablus est loin de donner une idée de la ville dont le tumulus cache les ruines. Kar-Kemish, jadis florissante capitale d'un empire qui tenait en échec les rois d'Assyrie, entrepôt du commerce de l'Asie Antérieure, a successive-

¹ L'inscription de Jérablus où nous lisons le nom de Kar-Kemish (J. III, l. 3) renferme, dans la même ligne, le nom de trois autres divinités exprimées par leurs symboles. L'un d'eux se trouve également dans une des inscriptions de Hamah (H. II, l. 3) sans être précédé de l'indicatif divin, et un autre entre les mains de

la grande déesse qui vient à la rencontre du dieu de Yasili-Kaïa; mais l'expression phonétique du nom de cette divinité n'est pas encore déterminée. Voir Sayce, *Decipherment of the Hittite Inscriptions*, dans Wright, *The Empire of the Hittites*, 2^e éd., p. 186.

ment perdu tous ses avantages. De capitale, elle est devenue tributaire; puis, détruite et dévastée par les rois qu'elle avait combattus jadis, elle a vu peu à peu la fortune et le transit se déplacer.

Tul-Barsip avait une importance relative que les rois d'Assyrie ont su comprendre et utiliser; aussi Tul-Barsip est devenue Kar-Salman-Asar et Kar-Salman-Asar, Biredjik. La ville nouvelle, ou *Le Petit Bir*, comme on la nomme maintenant, prend encore de nos jours un développement de plus en plus considérable; elle s'élève en gradins sur l'Euphrate et possède un château très bien fortifié et pour ainsi dire inexpugnable, capable de contenir et de protéger pendant longtemps une nombreuse garnison. C'est le seul point où les caravanes traversent aujourd'hui l'Euphrate; Hillah, sur l'emplacement de Babylone, ne voit passer que les pèlerins qui se rendent à Kerbéla ou à Méched-Ali pour enterrer leurs morts, et qui, après avoir rempli ce pieux devoir, reviennent sur leurs pas, en reprenant la route qu'ils ont parcourue.

Sirkhi, c'est-à-dire Kirkésia, ne conduisait à rien; c'était une station sur le grand fleuve pour descendre en Chaldée. Dans les luttes perpétuelles de l'Égypte et de l'Assyrie pour atteindre les bords de la mer, elle n'avait aucune importance stratégique. Cette ville a eu dès lors une destinée moins brillante que Kar-Kemish, mais son existence a été plus durable. On n'en a jamais perdu la trace.

D'après Ibn-Haukal, Kirkésia était encore à son époque (x^e siècle) entourée de jardins et de terres cultivées. Lorsqu'elle a été visitée par Benjamin de Tudèle, deux siècles plus tard, elle contenait encore 500 Juifs environ, les derniers descendants des transportés de Samarie? Aujourd'hui tout a disparu, et le site de Sirkhi, qui avait conservé le nom de Kirkésia,

n'est plus occupé que par une chétive tribu arabe qui végète dans un petit village nommé Bouseirah par les habitants actuels.

Quant aux villes antiques que nous avons citées sur le cours du Khabour, elles ont complètement disparu. Sir H. Layard¹, qui fut attiré sur ces rives pour y rechercher la présence de ruines assyriennes qu'on lui avait signalées, a trouvé, en effet, à Arban, sur la rive droite du fleuve, d'importants débris de sculptures assyriennes; mais il a surtout noté dans ces parages ces nombreux tumulus épars et encore inexplorés qui cachent les ruines des villes dont les textes assyriens nous ont conservé les noms, et qu'un heureux explorateur fera sortir un jour de leurs tombeaux séculaires.

Il ne peut être douteux désormais que la contrée comprise entre le Tigre et l'Euphrate, de même que celle qui est comprise entre l'Euphrate et l'Oronte, ne recèle les ruines des diverses civilisations qui y ont vécu jadis, en se faisant constamment la guerre. Arban seule a été explorée, et les fouilles de sir H. Layard sur le Khabour nous prouvent, comme celles d'Henderson sur le Sajour, combien il serait fructueux de rechercher dans ces parages les ruines des monuments qui permettraient de constater l'influence successive des peuples qui, à travers l'Asie Mineure et sur les côtes de la Méditerranée, ont ouvert à la civilisation orientale le chemin de la Grèce.

Il ne reste plus rien d'apparent des villes mentionnées dans les textes assyriens. Ce sont les tumulus qu'il faudrait interroger, pour en retrouver la place. Quant aux villes plus récentes qui se sont élevées le long du Khabour et qui ont été indiquées par les géographes arabes, elles portaient les noms

¹ Layard, *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, p. 270-275, London, 1853.

de Kirkésia, Makéseen, Arban et Khabour; elles ont aussi disparu. On sait aujourd'hui que Kirkésia, à la jonction de la rivière et de l'Euphrate, est Circésium; mais sir H. Layard n'a pas trouvé de traces de Makéseen. On ignore quelle peut être la ville assyrienne dont Arban cache les ruines en face de l'antique Sadikani; quant à celle qui portait le nom de Khabour, aucun site n'en a conservé le souvenir.

